This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

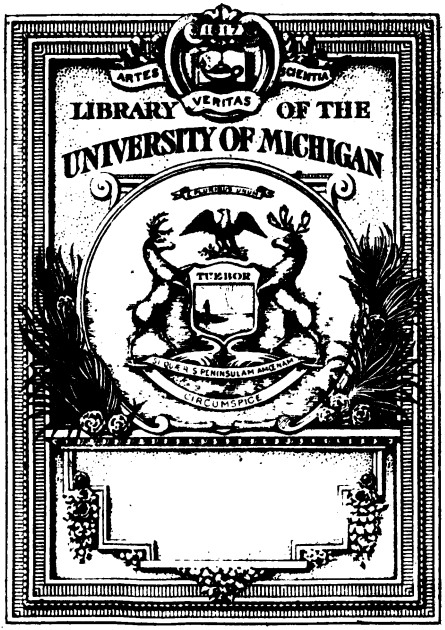
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ex libris
Viollet Le Duc.



840.8
R312

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME IX.

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES,

EN VERS ET EN PROSE, TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

TOME IX.

BIBLIOTHÈQUE
186
DE G. BOURDIN

A LONDRES,
Et se trouve à PARIS, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

Folk-lore
Nijhoff
20-1-32
25234

UN PEU D'AIDE

FAIT GRAND BIEN,

OU LE

SEIGNEUR AUTEUR.

PROVERBE DRAMATIQUE.

2-19-32 — 8.13.

Folk-lore
Nijhoff
201-32
25-234

UN PEU D'AIDE

FAIT GRAND BIEN,

OU LE

SEIGNEUR AUTEUR.

PROVERBE DRAMATIQUE.

2-17-32 — 8-13.

ACTEURS.

Le DUC.

M. RONFLANT, *Poëte tragique.*

M. DECOUSU, *Poëte d'Opéra-comique.*

DUPRÉ, *Valet-de-Chambre du Duc.*

La Scene eſt dans le Cabinet du Duc.

LE SEIGNEUR AUTEUR.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le DUC, DUPRÉ.

Le DUC, *en robe-de-chambre, s'agitant & se promenant.*

Quoi ? je ne pourrai pas faire un vers, un vers seulement ! Ah, voyons ! (*Il écrit*). Non, il eſt trop long. Oui, mais de cette façon ? (*Il écrit*). Il eſt trop court. (*Il déchire ſon papier*).

DUPRÉ.

Mais, monseigneur, pourquoi faire ces vers vous-même, puisque vous avez tant de peine ?

LE DUC.

Tant de peine ? ... Qu'est-ce que c'est que cette façon de parler ? Ai-je jamais eu de la peine à faire des vers ?

DUPRÉ.

Je sais bien que non, tant que vous avez eu ce secrétaire un peu fou, que vous aimiez tant...

LE DUC.

Allons, taisez-vous ; vous me faites perdre mes idées...

DUPRÉ.

J'en suis bien éloigné ; & si j'en trouvois, je les donnerois tout-à-l'heure à monseigneur.

LE DUC.

Des idées, vous ? Attendez ; ne faites pas de bruit. Ah, oui dà ! c'eſt lyrique tout-à-fait ; écrivons... (*Il écrit*). Fort bien. Mais où eſt la rime ? Cela me fait perdre trop de tems. C'eſt incroyable qu'aujourd'hui je ne puiſſe pas...

DUPRÉ.

En vérité, monſeigneur, ſi vous vouliez m'entendre, vous auriez bientôt fait.

LE DUC.

Eh bien ! M. le docteur, parlez.

DUPRÉ.

Je prendrois mon parti, moi ; je ferois faire ces vers tout ſimplement par les gens du métier.

LE DUC.

Oui, ſi je n'en ſavois pas faire, imbécile.

DUPRÉ.

Ah ! je demande pardon à monſeigneur. Je croyois...

Le DUC.

Allons, laiſſe-moi... Voyons encore.

DUPRÉ.

M. Ronflant & M. Découſu demandent à voir monſeigneur.

Le DUC.

Que me veulent-ils ? Je ſuis en affaire.

DUPRÉ

Je le leur ai dit ; cependant je crois que vous feriez bien...

Le DUC.

Allons, faites-les entrer.

SCENE II.

Le DUC, RONFLANT, M. DECOUSU.

Le DUC.

Ah ! Meſſieurs ! je ſuis charmé de vous voir ; mais ce ne ſera pas pour long-tems, parce que je ſuis un peu occupé...

M. RONFLANT.

M. le Duc cultive toujours les muſes ſans doute ?

M. DECOUSU.

Eh ! il a raiſon ; elles le favoriſent aſſez pour qu'il ne les délaiſſe pas.

Le DUC.

Il eſt vrai que quelquefois elles ne m'ont pas maltraité.

M. RONFLANT, M. DECOUSU.

Oh ! toujours ! toujours !

LE DUC.

Par fois elles ont des caprices, comme vous ſavez.

M. DECOUSU.

Vous ne les connoiſſez guere, je crois ?

LE DUC.

Comme un autre.

M. RONFLANT.

M. le Duc, j'ai l'honneur de vous apporter le cinquieme acte de ma nouvelle tragédie. Si vous aviez un quart-d'heure ſeulement à me donner...

M. DECOUSU.

Moi, je ne veux faire voir à M. le Duc que mon ariette de la Chaiſe de poſte qui va ſe briſer, & qui ſonne la ferraille : ce ſera encore plus court.

M. RONFLANT

M. Decouſu, un moment, s'il vous plait ; vous ne devez paſſer qu'après moi.

M. DECOUSU.

M. Ronflant, vous prenez là un ton....

Le DUC.

Meſſieurs, vous vous diſputerez une autre fois.

M. RONFLANT.

Mais, M. le Duc, jugez un peu ſi un poëte d'opéra-comique doit avoir le pas ſur un poëte tragique. Si quelqu'un doit protéger le ton des héros, je crois que c'eſt vous.

M. DECOUSU.

Oui, le vrai ton des héros ; mais celui qu'ils n'ont jamais eu, & qu'ils n'auront jamais, cela eſt différent.

M. RONFLANT.

Qu'ils n'auront jamais ?

M. DECOUSU.

Assurément ; au lieu que moi je peins la nature & la vérité.

M. RONFLANT.

La nature & la vérité ! il y a du mérite à toujours copier ! Où est donc le génie ?

M. DECOUSU.

Moliere manquoit de mérite. Osez-vous dire cela ?

M. RONFLANT.

Moliere ! ... Moliere n'a point fait de tragédies.

Le DUC.

Eh ! Messieurs, ne disputez pas ; je n'ai pas le tems.

M. RONFLANT.

M. le Duc, suivant votre conseil,

j'ai cherché pour mon dénouement ; & j'ai imaginé un tyran de plus.

M. DECOUSU.

Moi, j'ai cru que ma Chaise de poste étoit une nouveauté dont vous seriez content.

Le DUC.

Je vous ai déjà dit que j'étois occupé très-sérieusement.

M. RONFLANT.

Si M. le Duc vouloit nous faire part de ses productions...

M. DECOUSU.

Nous serions bien sûrs d'avoir de quoi admirer.

Le DUC.

Non, vous dis-je ; j'ai passé toute la matinée à rêver, à barbouiller du papier, sans pouvoir rien faire.

M. RONFLANT.

C'eſt qu'apparemment c'eſt un nouveau genre que M. le Duc a choiſi ?

Le DUC.

Non, au contraire : c'eſt un couplet ; ainſi vous voyez bien ...

M. DECOUSU.

Perſonne n'en fait aſſurément auſſi facilement que M. le Duc.

Le DUC.

Ordinairement cela ne me coûte rien ; mais aujourd'hui je ne ſais ce que j'ai.

M. RONFLANT.

Eſt-ce un ſujet rare ?

Le DUC.

Non ; c'eſt un bouquet.

M. DECOUSU.

Un bouquet ?

Le Duc

Oui, un bouquet pour une femme que j'aime ; & vous ſentez bien qu'il faut que cela ſoit neuf ; qu'il faut de la penſée. Aſſeyez, aſſeyez-vous là.

M. Ronflant.

Mais la penſée, M. le Duc l'a trouvée?

Le Duc.

Moi !

M. Decousu.

Oui, un bouquet.

Le Duc.

C'eſt vrai ; c'eſt moi qui veux que ce ſoit un bouquet. Comme vous dites, voilà la penſée trouvée. Mais il faut la mettre en chant, & voilà le difficile.

M. Decousu.

Avez-vous choiſi un air ?

Le DUC.

Bon ! j'en ai cent.

M. DECOUSU.

Il faut s'arrêter à un ſeul.

Le DUC.

C'eſt vrai, auſſi j'avois envie de prendre...

M. RONFLANT.

M. Decouſu vous en dira, M. le Duc.

M. DECOUSU.

Oui, prenez... (*Il chante*):

C'eſt la fille à Simonette (1).

Le DUC.

C'étoit juſtement celui-là que j'avois en vue.

---

(1) C'eſt un air d'Annette & Lubain.

M. RONFLANT.

Eh bien ! votre couplet eſt fait.

Le DUC.

Pas tout-à-fait.

M. RONFLANT.

Pardonnez-moi, tenez, écrivez.

Le DUC, *prenant ſa plume.*

C'eſt vrai, les choſes viennent quelquefois comme cela ſans peine.

M. DECOUSU.

Sans peine ! Vous n'en avez ſûrement pas.

M. RONFLANT.

Vous commencez par dire : (*Il chante*) (1).

Que de fleurs on va répandre....

(1) Il chante, & l'on chante tous les vers à meſure qu'on les fait.

LE DUC.

Oh ! pour ce vers-là, je l'ai déjà écrit plus de vingt fois, & je l'ai effacé de même.

M. RONFLANT.

Pourquoi l'effacer ? Il eſt bon ; il annonce la fête.

LE DUC.

C'eſt vrai (*Il écrit*).

Que de fleurs on va répandre,

M. DECOUSU.

Dans un jour auſſi charmant !

LE DUC.

Voilà ce que j'ai fait :

Que de fleurs on va répandre,
Dans un jour auſſi charmant !

M. RONFLANT.

Vous allez d'un train ! Attendez ;

voyons ce que vous allez dire. Laiſſons faire M. le Duc, ne le troublons pas.

LE DUC.

Je dirois, par exemple...

M. DECOUSU.

Que de chants ſe font entendre;

M. RONFLANT.

Pour exprimer ce qu'on ſent!

LE DUC.

Qui, oui.

Que de chants...

M. DECOUSU.

Se font entendre;

Un moment s'il vous plaît.

Pour...

M. RONFLANT.

Exprimer ce qu'on ſent!

LE DUC.

Pour exprimer ce qu'on ſent !

Je ne trouve pas mal ces deux vers-là. Qu'en dites-vous ? Ne me flattez pas ; parlez-moi naturellement.

Que de fleurs ſe font entendre,

M. DECOUSU.

Que de chants...

LE DUC.

Oui, oui.

Que de chants ſe font entendre,
Pour exprimer ce qu'on ſent !

Cela va bien.

M. RONFLANT.

A merveilles !

LE DUC.

Voyons un peu le reſte. Je voudrois parler de ſes graces.

M. RONFLANT.

Oui, de ſes graces ; c'eſt très-bien vu.

M. DECOUSU.

Vos graces, votre art de plaire.

Le DUC.

Oui, je dis :

Vos graces, votre art de plaire.

Ecrivons.

M. RONFLANT.

Ce n'eſt ſûrement pas nous qui le faiſons dire à M. le Duc.

Le DUC.

Vos graces, votre art de plaire....

M. RONFLANT.

Font répéter tous les jours....

Le DUC.

Se répétent tous les jours.

M. RONFLANT.

Non, non, vous dites:

Font répéter tous les jours:

LE DUC.

Oui, oui, je dis:

Font répéter tous les jours:

Font répéter, font répéter! Il y a bien de quoi; c'eſt qu'il faut peindre en chantant...

M. DECOUSU.

Sans doute, & c'eſt là votre talent.

LE DUC.

Oui; je n'y ſuis pas abſolument mal-adroit.

Font répéter tous les jours:

M. DECOUSU.

C'eſt la fête de Cythere.

Le DUC.

Oh ! pour celui-là, je me le vole à moi-même en le faiſant ; je n'ai pas dit autre choſe de la matinée.

C'eſt la fête de Cythere.

M RONFLANT.

C'eſt la fête des Amours.

Le DUC.

Cela va de ſoi-même ; fête de Cythere, fête des Amours. Qui dit l'un, dit l'autre.

M. DECOUSU.

Dites, qui fait l'un, fait l'autre.

Le DUC.

Sûrement.

C'eſt la fête des Amours.

M. RONFLANT.

C'eſt un tableau charmant !

M. DECOUSU.

On ne voit que des guirlandes dans les airs.

M. RONFLANT.

Des fleurs les parfument ; c'eſt un ſpectacle enchanteur ! Perſonne que vous ne pourroit dire auſſi bien :

C'eſt la fête de Cythere ;
C'eſt la fête des Amours.

Le DUC.

Il eſt vrai que je n'en ſuis pas mécontent, j'oſe le dire.

M. DECOUSU.

Parbleu ! je le crois bien.

Le DUC.

Revoyons tout le couplet, Meſſieurs, je vous en prie. (*Il chante*) ;

Que de fleurs on va répandre,
Dans un jour auſſi charmant !
Que de chants ſe font entendre,
Pour exprimer ce qu'on ſent !

M. RONFLANT.

Je vois la décoration de la fête. Quelle pompe ! quelle magnificence !

M. DECOUSU.

Les chœurs chantans ſont rangés à droite & à gauche.

Le DUC.

C'eſt vrai, je n'y avois pas pris garde.

M. RONFLANT.

Bon ! rien ne manque à cette fête; quelle imagination !

M. DECOUSU.

Et dans un ſeul couplet.

Le DUC.

Vos graces, votre art de plaire
Font répéter tous les jours :
C'eſt la fête de Cythere,

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'eſt la fête des Amours.

M. RONFLANT.

Divin !

M. DECOUSU.

Délicieux !

Le DUC.

Je ſuis bien aiſe que vous en ſoyiez contens.

M. DECOUSU.

Contens ?

M. RONFLANT.

Nous en ſommes enchantés, ravis.

Le

Le Duc.

Eh bien ! croiriez-vous que ce matin j'ai été au point de croire que je ne parviendrois jamais à faire ce couplet ?

M. Decousu.

Vous ne connoissez pas vos talens ; M. le Duc.

M. Ronflant.

Quand voulez-vous que je revienne pour mon cinquieme acte ? car je voudrois après, obtenir une lecture des comédiens.

Le Duc.

Mais, quand vous voudrez.

M. Ronflant.

J'ai grand besoin que M. le Duc veuille bien leur faire parler par quelqu'un.

Le DUC.

Je le veux bien : vous me direz par qui.

M. RONFLANT.

C'eſt que c'eſt difficile.

M. DECOUSU.

Moi, je ne demande que le ſuffrage de M. le Duc ſur mon arriette ; car le muſicien eſt content.

Le DUC.

Nous verrons. Je vous dirai naturellement...

M. DECOUSU.

C'eſt là tout ce qui me retient ; les rôles ſont déjà diſtribués, & cela ira tout de ſuite.

Le DUC.

Je vous le ferai dire.

M. DECOUSU.

Pour votre couplet, M. le Duc, je voudrois l'avoir fait.

M. RONFLANT.

Et moi auſſi, je vous en réponds.

LE DUC.

Vous me faites le plus grand plaiſir...

M. RONFLANT.

Je vous en demanderai une copie la premiere fois.

LE DUC.

Vous l'aurez.

MM. RONFLANT & DECOUSU, *chantent en s'en allant :*

C'eſt la fête de Cythere,
C'eſt la fête des Amours.

SCENE III, & *dernière.*

Le DUC, DUPRÉ.

Le DUC.

Oh là quelqu'un !

DUPRÉ.

Monſeigneur ?

Le DUC.

Allons.

DUPRÉ.

Eh bien ! monſeigneur, votre couplet ?

Le DUC.

Il eſt fait.

DUPRÉ.

Et vous en êtes content ?

Le DUC.

Je t'en réponds : il eſt charmant !

DUPRÉ.

Je ſavois bien que vous en viendriez à bout. Je n'avois garde de renvoyer ces Meſſieurs.

Le DUC.

Allons, viens; je te le chanterai en m'habillant,

(*Il s'en va, & il emporte le couplet*).

FIN.

UN CLOU CHASSE L'AUTRE,

OU

L'APRES-DINÉE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DE VERNANT, *Receveur-général des Finances.*

Mme. DE VERNANT.

M. L'ABBÉ DE LA BRUYERE.

M. LE CHEVALIER DES GLANDS, *Officier.*

ROSALIE, *Femme-de-Chambre de Mme. de Vernant.*

Un LAQUAIS.

La Scene eſt dans la Chambre de Mme. de Vernant.

L'APRÈS-DINÉE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIÈRE.

Mme. DE VERNANT, ROSALIE.

Mme. DE VERNANT.

Eh bien ! Mademoiſelle, on ne peut donc pas vous avoir ?

ROSALIE.

Madame, j'étois là-dedans.

Mme. DE VERNANT.

Allons, donnez-moi... Je ne ſais plus ce que je voulois dire... Ah !

un autre collet monté, celui-là va à faire horreur.

ROSALIE.

Mais, Madame n'a qu'à le rendre, si elle n'en veut pas; cependant, il eſt bien fait; c'eſt qu'il y a là un pli... Attendez. (*Elle le raccommode*).

Mme. DE VERNANT.

Oui, un pli; voyons. (*Elle ſe mire*). Eh bien! voilà ce que je veux dire. Il va à merveille comme cela. Ayez ſoin que Mlle. Dufour m'en faſſe un autre, tout pareil; mais je dis tout de même, Mademoiſelle.

ROSALIE.

Oui, Madame. Et quand Madame le veut-elle?

Mme. DE VERNANT.

Quand? mais demain matin, il n'y a qu'à envoyer Saint-Pierre tout-à-l'heure, j'en ſuis très-preſſée.

ROSALIE.

Mais il n'y a pas assez de tems.

Mme. DE VERNANT.

Oh ! vous voilà comme tous les ouvriers qui vous persécutent pour avoir votre pratique, & puis dont on ne peut rien tirer.

ROSALIE.

Je dis seulement à Madame que le tems est bien court.

Mme. DE VERNANT.

Eh bien ! cela ne fait rien, Mademoiselle, je veux l'avoir. Vous trouvez toujours ce que je desire impossible, & puis vous viendrez me dire que vous m'êtes bien attachée.

ROSALIE.

Mais je ne dis pas cela : Madame me gronde toujours.

Mme. DE VERNANT.

Vous verrez que j'ai de l'humeur, parce que je veux avoir quelque choſe dont j'ai beſoin. Faites-moi venir Henriette, que je ſache... Bon, voilà mon mari. Donnez-moi ce petit tabouret ſous mes pieds, & allez vous-en. Il a des façons avec vous qui ne me plaiſent point du tout, ſongez-y. Emportez un peu tout cela.

SCENE II.

Mme. DE VERNANT, M. DE VERNANT.

Mme. DE VERNANT.

Ah! Monſieur, vous faites toujours un bruit épouvantable quand vous entrez chez moi; je n'ai pas dormi de la nuit, j'ai une migraine affreuſe, & vous venez là...

M. DE VERNANT.

Moi, Madame, je ne fais pas cela; on ne peut jamais vous voir le matin.

Mme. DE VERNANT.

N'allez-vous pas me quereller ?

M. DE VERNANT.

Allons ; c'eſt fort bien : c'eſt moi qui ai tort. Voilà comme font toujours les femmes. (*Il ſe regarde dans la glace de la cheminée*). Comment trouvez-vous cette perruque-là ?

Mme. DE VERNANT.

Hideuſe !

M. DE VERNANT.

Comment, hideuſe? Je vous réponds qu'elle va très-bien, tout le monde m'en a fait compliment aujourd'hui à dîner.

Mme. DE VERNANT.

Des gens ſans goût, apparemment.

M. DE VERNANT.

Parbleu, non ; car c'eſt votre préſident que vous admirez tant.

Mme. DE VERNANT.

Il ſe moque de vous. A propos, Monſieur, voilà le printemps, il me faut quatre robes, & je n'ai pas le ſol.

M. DE VERNANT.

Ma foi, Madame, ce n'eſt pas mon affaire, que n'avez-vous plus d'arrangement ? (*Il regarde une brochure qui eſt ſur la cheminée*). Qu'eſt-ce que c'eſt que ce livre là ? je ne connois pas cela.

Mme. DE VERNANT.

C'eſt l'abbé de Grand-Pré qui me l'a apporté ; il eſt charmant : ſi vous voulez, je vous le prêterai.

M. DE VERNANT, *feuilletant le livre.*

Qu'eſt-ce que c'eſt ; une traduction ?

Mme. DE VERNANT.

Je crois que oui. Monſieur, dites-donc à M. Dupleſſis de me donner cinquante louis.

M. DE VERNANT.

L'original eſt anglois ?

Mme. DE VERNANT.

Oui : répondez-moi donc, Monſieur.

M. DE VERNANT.

Je vous dis, Madame, que cela eſt inutile. Depuis quand cela paroît-il ?

Mme. DE VERNANT.

Il y a deux jours. Je ne pourrai me montrer nulle part, je n'ai que des vieilleries, & en vérité, Monſieur, il eſt inconcevable . . .

M. DE VERNANT.

Des vieilleries, des vieilleries ! je ne vous ai pas donné, il y a deux mois deux toiles ſuperbes ?

Mme. DE VERNANT.

Bon, des toiles ! cela ne tient lieu de rien. Je dirai donc à M. Dupleſſis...

M. DE VERNANT.

Il n'a rien du tout, je vous aſſure.

SCENE III.

Mme. DE VERNANT, M. DE VERNANT, L'ABBÉ, Un LAQUAIS.

Le LAQUAIS.

Mr. l'Abbé de la Bruyere.

M. DE VERNANT.

Ah ! bon ; il eſt aſſommant, je m'en fuis.

Mme. DE VERNANT.

Mais, Monſieur, écoutez donc un inſtant.

M. DE VERNANT.

Eh ! non parbleu, je manquerois la la piece nouvelle, il eſt tout-à-l'heure la demie.

Mme. DE VERNANT.

Mais il faut que je vous parle abſolument. Souperez-vous ici ?

M. DE VERNANT.

Je n'en ſais rien ; M. l'Abbé, je vous donne bien le bon jour.

L'ABBÉ.

Vous êtes bien preſſé !

SCENE IV.

Mme. DE VERNANT, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Qu'eſt-ce que vous avez donc aujourd'hui, Madame ?

Mme. DE VERNANT.

C'eſt mon mari ; vous ſavez bien comme ſont ces Meſſieurs-là.

L'ABBÉ.

Oui, je les connois un peu. En vérité, je n'imagine pas comment les

femmes peuvent ſe déterminer à ſe marier.

Mme. DE VERNANT.

Vous n'imaginez pas ? C'eſt bientôt dit : eh ! ſait-on ce qu'on fait ? Cela vous eſt bien aiſé à dire.

L'ABBÉ.

Il eſt vrai que...

Mme. DE VERNANT.

Ce n'eſt pas nous qui nous marions : auſſi, ſi je peux jamais devenir veuve, croyez que ...

L'ABBÉ.

Oh ! pour cela vous avez bien raiſon ; voilà l'état que j'aurois ambitionné, ſi j'avois été femme.

Mme. DE VERNANT.

Mais c'eſt qu'il n'y a que celui-là. Vous apportez un bien conſidérable à

votre mari, & vous n'en jouissez pas ; ce n'eſt pas la peine.

L'ABBÉ.

Voilà ce que j'ai penſé cent fois.

Mme. DE VERNANT.

Et encore ils refuſent tout, pour donner à des créatures qui font mal au cœur.

L'ABBÉ.

Il eſt vrai que je ne conçois pas le goût des hommes d'à-préſent. A propos de cela, votre beau-frere, à ce qu'on m'a dit, vient de prendre la petite Réminy.

Mme. DE VERNANT.

Eh bien ! oui, & l'on trouvera mauvais ...

L'ABBÉ.

Elle eſt très-jolie.

Mme. DE VERNANT.

Oui, c'eſt une petite horreur, qui

ne ſait pas danſer, & l'on trouve cela charmant.

L'ABBÉ.

Elle a de jolis yeux.

Mme. DE VERNANT.

Vous trouvez cela, vous ?

L'ABBÉ.

Quand je dis... c'eſt joli pour une fille.

Mme. DE VERNANT.

Allons, l'Abbé, vous ne vous y connoiſſez point du tout.

L'ABBÉ.

Cela peut être, vous ſavez bien que je ne vois pas de loin ; mais c'eſt Mme. de Rouviere qui eſt charmante.

Mme. DE VERNANT.

Mme. de Rouviere ?

L'ABBÉ.

Oui, elle eſt revenue de Bretagne; j'ai dîné aujourd'hui avec elle; d'honneur, elle eſt éblouiſſante !

Mme. DE VERNANT.

Mais, ne dites donc pas de ces choſes-là, l'Abbé; nous avons été enſemble au couvent, elle eſt noire à faire peur, mal faite...

L'ABBÉ.

Pour la taille, je ne ſais pas; cependant il me ſemble que...

Mme. DE VERNANT.

Allons, vous êtes comme le préſident à qui chat coëffé tourne la tête.

L'ABBÉ.

Il ſe peut bien que...

Mme. DE VERNANT.

C'eſt Mme. de Mirevault qui eſt char-

mante : voilà ce qu'on appelle une femme, cela !

L'ABBÉ.

Oui, mais elle a quarante ans.

Mme. DE VERNANT.

Eh bien ! qu'eſt-ce que cela fait ? Voilà comme ſont les hommes ; que fait l'âge, quand une femme eſt aimable ?

L'ABBÉ.

Vous avez raiſon.

Mme DE VERNANT.

Souperez-vous ici ce ſoir, l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Non, j'en ſuis déſeſpéré.

Mme. DE VERNANT.

Vous venez pour vous excuſer apparemment ; car vous m'aviez promis hier.

L'ABBÉ.

Je ne crois pas, parce que je ſuis engagé il y a plus de quinze jours.

Mme. DE VERNANT.

Cela n'eſt pas vrai ; voyons où ?

L'ABBÉ.

Chez la comteſſe.

Mme. DE VERNANT.

C'eſt encore une jolie perſonne que votre comteſſe ! une petite ſotte, qui ne reconnoit perſonne, qui eſt plus ridicule : elle a des dents qui ne finiſſent pas ; mais vous ne voyez rien de tout cela, vous autres hommes, voilà comme vous êtes.

L'ABBÉ.

Je vous aſſure que vous ſeriez très-contente d'elle, ſi vous la connoiſſiez.

Mme. DE VERNANT.

Je ne crois pas que cela m'arrive.

SCÈNE

SCENE V.

Mme. DE VERNANT, L'ABBÉ, Le CHEVALIER, Un LAQUAIS.

Le LAQUAIS.

Mr. le Chevalier des Glands.

L'ABBÉ.

Je m'en vais.

Mme. DE VERNANT.

Où allez-vous donc, l'Abbé ? est-ce le Chevalier qui vous chasse ?

L'ABBÉ.

Non ; mais vous savez bien....

Le CHEVALIER.

Eh bien ! M. l'Abbé, je romps un

tête-à-tête ? cela vous fâche, il eſt dangereux, l'Abbé, Madame.

Mme. DE VERNANT.

Je vous dis, l'Abbé, que je veux que vous reſtiez.

L'ABBÉ.

Mais, j'ai affaire, en honneur.

Le CHEVALIER.

Sans doute, il a quelque veuve à conſoler; c'eſt le conſolateur des veuves, Madame; grand joueur de cavagnole, j'ai découvert cela, moi : tel que vous me voyez.

Mme. DE VERNANT.

Ah ! voilà pourquoi il ne veut pas ſouper ici.

Le CHEVALIER.

Oui, & quand ſa partie eſt finie, il reſte le dernier pour faire les comptes.

L'ABBÉ.

M. le Chevalier, je n'aime point ces plaisanteries-là, je vous prie.

Le CHEVALIER.

Je ne plaisante point, il fait le modeste, l'Abbé; fi donc! c'est le plus mauvais ton du monde... Attendez, comment est-ce qu'elle se nomme? Madame de... C'est dans le Marais toujours, mais non; je crois que je me trompe; la rue Caffette; c'est au faux-bourg.... Eh bien! il s'en va réellement.

Mme. DE VERNANT.

Adieu donc, l'Abbé.

SCENE VI.

Mme. DE VERNANT, Le CHEVALIER.

Mme. DE VERNANT.

Vous le tourmentez horriblement ; ce pauvre abbé.

Le CHEVALIER.

Bon !

Mme. DE VERNANT.

Pourquoi donc en uniforme aujourd'hui ?

Le CHEVALIER.

Eſt-ce que nous n'avons pas eu la revue du commiſſaire ; je n'ai eu que le tems de faire ôter mes guêtres.

Mme. DE VERNANT.

Vous devez être fatigué.

Le CHEVALIER.

Je vous le demande ! & je dois aller ſouper à la campagne encore.

Mme. DE VERNANT.

Cela ne va-t-il pas finir ?

Le CHEVALIER.

Je l'eſpere ; la revue du roi eſt le vingt-un. Il faiſoit aujourd'hui une pouſſiere abominable.

Mme. DE VERNANT.

Vous n'avez donc pas dîné ?

Le CHEVALIER.

J'ai mangé un morceau avec nos Meſſieurs. A propos, Mme. de Mirecourt eſt venu nous voir à cheval.

Mme. DE VERNANT.

A cheval ? je crois qu'elle y eſt bien mal.

Le CHEVALIER.

Non, pas trop ; elle eſt aſſez hardie à cheval.

Mme. DE VERNANT.

Pour ce qui eſt d'être hardie, ce n'eſt pas là ce qui lui manque ; elle a l'air un peu fille.

Le CHEVALIER.

Ah ! ne dites donc pas cela ; il eſt vrai que je ne crois pas qu'on languiſſe long-tems avec elle, & j'oſe me flatter que ſi j'avois voulu... mais dans ce tems-là... vous ſavez bien...

Mme. DE VERNANT.

Aviez-vous déjà Mme. de Mirevault ?

Le CHEVALIER.

Mme. de Mirevault ? ſi donc !

SCENE VII, *& derniere.*

Mme. DE VERNANT, Le CHEVALIER, Un LAQUAIS.

Le LAQUAIS.

C'eſt un billet de la part de Mme. de Rouviere.

Mme. DE VERNANT.

Mme. de Rouviere ! de quoi s'aviſe-t-elle ? (*Elle lit*). Non. Dites à ſon ſon Laquais que je ne peux pas, que je vais ſortir dans le moment, & revenez. (*Au Chevalier*). Elle me demande à ſouper ; elle dit qu'elle va me venir prendre pour aller au rampart, je ne la puis ſouffrir. Sonnez un peu, Chevalier. Je m'en vais aller à l'opéra ; il m'ennuye à mourir, cela ne fait rien. Venez-y, Chevalier, nous cauſerons. (*Au Laquais qui entre*) : Mes chevaux.

Le LAQUAIS.

Madame, ils ſont mis.

Le CHEVALIER.

Eſt-ce aujourd'hui vôtre loge ?

Mme. DE VERNANT.

Oui, laiſſez-là votre campagne, & venez ſouper chez ma mère ; Mme. de Perfin y ſera.

Le CHEVALIER.

Vous le croyez ?

Mme. DE VERNANT.

J'en ſuis ſûre. Cela vous détermine, n'eſt-ce pas ? C'eſt honnête. (*Au Laquais*) : Dites que je ne ſouperai pas ici. (*Ils s'en vont*).

FIN.

LE PREMIER VENU

ENGRAINÉ.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DE L'ORME, *Sourd.*

Mlle. DE L'ORME, *Fille de M. de l'Orme.*

M. DE MIRVILLE.

M. DUMONT.

HENRIETTE, *Femme-de-Chambre de Mlle. de l'Orme.*

M. RONSIN, *Notaire.*

La Scene eſt chez M. de l'Orme.

LE SOURD.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. De L'ORME, Mlle. De L'ORME.

M. De L'ORME.

Ah ça! ma fille, je n'ai point voulu vous parler de mariage juſqu'à préſent; mais vous verrez arriver aujourd'hui le fils de M. Dumont, qui eſt un garçon ſage, aimable, que je vous deſtine. Il vient ici par le carroſſe de Tours: préparez-vous à le bien recevoir.

Mlle. De L'ORME.

Mais, mon pere, je ne veux point

me ſéparer de vous, & je n'ai point envie de me marier.

M. De L'ORME.

Vous ſerez ravie de vous marier ! Je le crois bien. Je voudrois voir le contraire, quand c'eſt moi qui ai arrangé cette affaire depuis dix ans.

Mlle. De L'ORME.

Je ne dis pas cela, mon pere ; je dis que rien ne preſſe, & que je veux reſter avec vous.

M. De L'ORME.

Vous marier paroît doux, parce que c'eſt ma volonté apparemment ?

Mlle. De L'ORME.

Mais, mon pere...

M. De L'ORME.

Hein ?

Mlle. De L'ORME.

Je ne dis pas cela.

M. De L'ORME.

Vous aimez cela ? Voilà ce qu'une fille ne doit pas dire ; mais aujourd'hui je vous le paſſe. Il ne faut pourtant pas que M. Dumont le ſache ; mais il faut le bien recevoir.

Mlle. De L'ORME.

Vous ne m'entendez pas.

M. De L'ORME.

Que je ne m'y attende pas ?

Mlle. De L'ORME.

Je vous dis, mon pere, que je ne veux pas me marier ſi-tôt.

M. De L'ORME.

Il faut vous marier au plutôt ? Eh bien, puiſque vous êtes ſi preſſée, je ne veux pas perdre de tems, je ſuis

de votre avis ; je m'en vais chez mon notaire faire dreſſer les articles, je ne veux pas que cela traîne ; peſte ! Avec cet empreſſement-là, on ne ſait pas ce qu'il peut arriver.

Mlle. DE L'ORME.

Mais, mon pere, écoutez donc mes raiſons.

M. DE L'ORME.

Oh ! je le crois bien, que vous trouvez que j'ai raiſon. A la bonne heure ; c'eſt toujours bien fait de s'expliquer, on ne ſe querelle jamais, que faute de s'entendre. Je n'ai plus que faire de vous recommander de bien recevoir M. Dumont. Adieu, adieu, je reviendrai bientôt.

SCENE II.

Mlle. De L'ORME, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Eh bien! Mademoiſelle, avez-vous parlé à Monſieur votre pere? Eſt-il vrai que M. Dumont arrive aujourd'hui?

Mlle. De L'ORME.

Il n'eſt que trop vrai.

HENRIETTE.

De quoi êtes-vous convenue avec lui?

Mlle. De L'ORME.

De rien; je n'ai jamais pu m'en faire entendre.

HENRIETTE.

Cela eſt quelquefois commode d'avoir

un pere ou un mari ſourd ; mais non pas dans ce moment-ci, où il n'y a pas de tems à perdre. Cependant il faut que vous ſachiez une choſe ; c'eſt que votre amant du couvent eſt ici.

Mlle. De L'ORME.

Le chevalier de Mirville ? Et comment cela ?

HENRIETTE.

Il a appris à Tours, que M. Dumont marioit ſon fils à Paris, à la fille de M. de l'Orme, il eſt parti ſur le champ ; il veut vous parler, il croit que vous le trahiſſez, & que vous conſentez à ce mariage ; je l'ai vu ; il va venir ici dans le moment.

Mlle. De L'ORME.

Ah ! qu'il s'en garde bien ! Mon pere va rentrer : Henriette, va plutôt le trouver, dis-lui bien...

HENRIETTE.

Ma foi, Mademoiſelle, dites-lui vous-même ; car le voilà.

SCENE III.

Mlle. De L'ORME, M. De MIRVILLE, HENRIETTE.

M. De MIRVILLE.

Oui, Mademoiſelle ; c'eſt moi qui veux ſavoir de vous-même, ſi vous m'abandonnez, ſi vous m'avez aſſez peu aimé pour conſentir aujourd'hui à en épouſer un autre ?

Mlle. De L'ORME.

Ah ! chevalier, pouvez-vous avoir cette penſée ? Mais ſi vous m'aimez encore, à quoi m'expoſez-vous par cette imprudence ? Mon pere peut nous ſurprendre, fuyez promptement.

M. De MIRVILLE.

Ne craignez rien, il ne me connoît pas, & il me ſera facile de le trom-

per : mais dites-moi donc quel eſt votre deſſein, & comment parer ce mariage odieux ? Il n'y a rien que je ne faſſe pour le rompre, ſi vous y conſentez, & ſi vous m'aimez encore.

Mlle. De L'ORME.

Ah ! chevalier, ſi je vous aime !... Mais comment parvenir ſeulement à éloigner ce mariage ?

M. De MIRVILLE.

En ayant la fermeté de refuſer celui qu'on vous propoſe.

Mlle. De L'ORME.

Mais, ſi mon pere veut abſolument me forcer...

M. De MIRVILLE.

Vous forcer ! le peut-il ? Eſt-il maître de vous faire ſigner malgré vous ? Il vous mettra dans un couvent ; mais peut-il vous faire religieuſe ſans votre

conſentement ? Il eſt queſtion du bonheur de votre vie, du mien ; vous dites que vous m'aimez, & vous croyez que je ſouffrirai...

Mlle. De L'ORME.

Comment ?...

M. De MIRVILLE.

Non, ne croyez pas que Dumont vous épouſe tant que je vivrai.

HENRIETTE.

Mais, Mademoiſelle, M. le chevalier a raiſon ; qui peut engager M. votre pere à faire ce mariage ? Connoit-il ſeulement celui qu'on vous deſtine ? C'eſt le fils d'un de ſes anciens amis ; mais il ne l'a jamais vu. On marie ſes enfans, comme on vend ſon cheval ; on dit toujours que c'eſt la meilleure acquiſition qu'on puiſſe propoſer, & l'on ne cherche qu'à s'en défaire, & à ſe tromper l'un l'autre.

M. De MIRVILLE.

Et l'on défunit deux cœurs, que le ciel ſembloit avoir formés, pour faire leur bonheur.

HENRIETTE.

J'entends quelqu'un. Ah ! c'eſt Monſieur votre pere, Mademoiſelle !

M. De MIRVILLE.

Soyez tranquille, & laiſſez-moi faire.

SCENE IV.

M. De L'ORME, Mlle. De L'ORME, M. De MIRVILLE, HENRIETTE.

M. De L'ORME, *embraſſant M. de Mirville.*

Eh ! le voilà ce cher enfant ! Embraſſe-moi.

M. DE MIRVILLE.

Monſieur...

HENRIETTE.

D'où connoît-il donc le chevalier, Mademoiſelle ?

Mlle. DE L'ORME.

Je n'en ſais rien.

M. DE MIRVILLE.

Monſieur, j'arrive dans l'inſtant de Verſailles...

M. DE L'ORME.

De Marſeille ! mais tu rêves. Ton pere m'a écrit que tu n'étois jamais ſorti de Tours.

M. DE MIRVILLE.

Mon pere ?

M. DE L'ORME.

Par terre ? ah ! c'eſt que tu as voyagé

par la Loire, apparemment ; c'eſt une belle riviere. Eh bien ! dis-moi donc, pourquoi ne vient-il pas auſſi le bon homme Dumont ? Eſt-ce qu'il eſt toujours auſſi déterminé que de mon tems ? C'eſt inſupportable !

HENRIETTE, *à M. de Mirville.*

Il vous prend pour ſon gendre futur, profitez de la circonſtance.

M. DE MIRVILLE.

Il engage fort à le tromper toujours.

M. DE L'ORME.

Tu ne dis rien. Eſt-ce que tu n'es pas content de ma fille ? Quant à moi, je la trouverois bien dégoûtée, ſi elle ne t'aimoit pas déjà.

M. DE MIRVILLE.

Monſieur, elle a trop d'appas...

M. De L'ORME.

Quand nous ferons le contrat ? Ah ! voilà un empreſſement qui me plaît ; mais ce ſera tout-à-l'heure, je viens de chez mon notaire qui doit ſe rendre ici, tout eſt arrangé.

SCENE V.

M. De L'ORME, Mlle. De L'ORME, M. De MIRVILLE, M. RONSIN, HENRIETTE, Un LAQUAIS.

Le LAQUAIS.

Mr. Ronſin.

M. De L'ORME.

Qu'eſt-ce que tu dis ? Approche ici.

Le LAQUAIS.

M. Ronſin, Monſieur.

M. De L'ORME.

Ah ! le voilà, M. Ronſin ! vous ne pouviez pas venir plus à propos. Aſſeyons-nous. Tenez, voilà mon gendre.

M. RONSIN.

Monſieur, Mademoiſelle votre fille doit en être contente.

M. De L'ORME.

Combien il a de rente ? voilà bien comme ſont les gens d'affaires ; ils n'eſtiment un homme que ſelon le revenu qu'il a ; pour moi, celui-ci me plaît fort.

HENRIETTE, *à M. de Mirville.*

Cet homme-ci eſt incorruptible, je vous en avertis, & je ne ſais pas comment vous ſortirez de ceci.

M. De MIRVILLE.

Ma foi, ni moi non plus. Nous verrons.

M.

M. RONSIN.

Monſieur, je n'ai pas mis vos qualités, parce que je ne les ſavois pas. Il ne manque que cela au contrat.

M. De MIRVILLE.

Je vous les dicterai.

M. De L'ORME.

Qu'eſt-ce qu'il dit ?

M. RONSIN.

Qu'il va me dicter ſes qualités.

M. De L'ORME.

Que vous êtes entêté ? il vous connoît bien.

M. RONSIN.

Allons, Monſieur, quand il vous plaira.

M. De MIRVILLE.

Mettez, Germain de Monfort, chevalier de Mirville,

M. RONSIN.

Mais ce n'eſt pas ce nom-là que M. de l'Orme m'avoit dit.

M. De MIRVILLE.

C'eſt qu'il ne le ſavoit pas.

Mlle. De L'ORME.

Henriette, je tremble.

M. De L'ORME.

Qu'eſt-ce qu'il dit ?

M. RONSIN.

Qu'il s'appelle Monfort de Mirville.

M. De L'ORME.

Mirtil, c'eſt un nom de berger ; tant mieux, ce ſera un mari conſtant, ma fille. Mais pourquoi, Mirtil ?

M. De MIRVILLE.

C'eſt un nom de terre.

M. De L'ORME.

C'eſt le nom de ton pere, je ne ſavois pas cela, moi; pourquoi diable a-t-il deux noms?

M. RONSIN.

Vos qualités?

M. De MIRVILLE.

Capitaine des grenadiers au régiment de Forêt.

M. RONSIN.

Fort bien.

M. De L'ORME.

Après.

M. RONSIN.

Capitaine des grenadiers au régiment de Forêt.

M. De L'ORME.

Maître particulier des eaux & forêts; c'eſt une belle charge; mais ton pere

ne m'avoit pas mandé un mot de cette charge. A la bonne heure.

M. RONSIN.

M. de l'Orme, je ne comprends rien à cela.

M. DE L'ORME.

Vous entendez bien cela ? Et moi auſſi.

M. RONSIN.

Mais il n'y a pas un mot de tout ce que vous m'avez dit chez moi.

M. DE L'ORME.

Je ſuis ſervi ſur les deux toits ? eh ! mais je le crois bien, je ne fais que de bonnes affaires, moi ; ſignons, ſignons.

M. RONSIN.

Mais auparavant, ſongez à ce que vous allez faire, je ne vous conſeille pas de ſigner.

M. De L'ORME.

Si mon gendre voudra ſigner ?

M. De MIRVILLE.

Ah ! Monſieur, je ne demande pas mieux, rien ne peut m'arrêter.

M. De L'ORME.

Oui, oui, vous avez raiſon, il eſt vieux & ne fait que radoter ; ſignons, ſignons. (*Ils ſignent tous*).

M. RONSIN.

Ma foi, comme vous voudrez ; cela ne me fait rien du tout.

M. De MIRVILLE.

M. Ronſin, il n'y pas de votre faute, laiſſez les choſes comme elles ſont.

M. RONSIN.

Moi, Monſieur, quand un acte eſt

passé & signé, je ne peux rien y changer ; si tout cela vous rend heureux, Mademoiselle & vous, j'en serai charmé. Serviteur. (*Il sort*).

SCENE VI.

M. De L'ORME, Mlle. De L'ORME, HENRIETTE, M. De MIRVILLE.

M. De L'ORME.

Qu'est-ce qu'il vous a dit là ? Vous l'avez connu d'abord ; il est vrai qu'il est d'un entêtement à impatienter. Ah ! il faut que je lui dise un mot. (*Il va pour sortir, & il revient*).

M. De MIRVILLE.

Croyez-vous à présent que notre bonheur ne soit pas entièrement assuré.

Mlle. De L'ORME.

Je n'oſe encore m'en flatter. Mon pere revient.

M. De L'ORME.

Oh ! je lui parlerai demain. Oui ; mes enfans, je ne veux pas vous quitter.

SCENE VII.

M. De L'ORME, Mlle. De L'ORME, M. De MIRVILLE, HENRIETTE, M. DUMONT, Un LAQUAIS.

Le LAQUAIS.

Mr. Dumont, Monſieur.

M. De L'ORME.

Eh bien ! le voilà. Pourquoi crier ſi fort ? Il ſemble qu'il parle à un ſourd.

(*A M. Dumont*). Ah ! Monſieur ; qu'eſt-ce que vous voulez ?

Mlle. De L'ORME.

Ah ! chevalier !

HENRIETTE, *à M. Dumont.*

Vous voyez que M. de l'Orme n'aime pas qu'on crie en lui parlant.

M. De L'ORME.

Eh bien ! parlez donc.

M. DUMONT.

Monſieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; mais vous ſaurez qui je ſuis, quand vous aurez lu la lettre de mon pere.

M. De L'ORME.

Une lettre d'affaire, nous verrons cela demain. (*Il met la lettre dans ſa poche*).

M DUMONT.

Mais, Monſieur...

M. De L'ORME.

Vous voulez peut-être une réponse. Allons, allons. Mon gendre, vous voulez bien ?

M. DUMONT.

Son gendre !

M. De L'ORME. (*Il lit*).

Hum, hum, hum.... Ah ! le pauvre bon homme ! hum, hum... Fort bien, fort bien. C'eſt une lettre de votre pere : mais, pourquoi ne me l'avez-vous pas remiſe ? Ah ! c'eſt que vous l'aviez oubliée, & vous l'avez envoyée chercher. (*A M. Dumont*). Allons, c'eſt bon, laiſſez-nous.

M. DUMONT.

Comment, Monſieur, auriez-vous pris mon nom pour ?...

M. De MIRVILLE.

Non, Monſieur, & vous pouvez

voir le contrat qui vient d'être signé ; j'aimois Mademoiſelle, & ſon pere vient de me l'accorder.

M. DUMONT.

J'entends, Monſieur, je ſerois fâché de troubler votre bonheur ; mais M. de l'Orme a tort de venir me faire eſſuyer un affront ; oui, M. de l'Orme.

M. De L'ORME.

Qu'eſt-ce qu'il a donc ?

M. DUMONT, *criant.*

Monſieur, je me nomme Dumont.

M. De L'ORME.

Vous ?

M. DUMONT, *criant.*

Oui, Monſieur, & il n'eſt pas honnête à vous de me faire venir ici pour me manquer de parole.

M. De L'ORME.

Comment ?

M. DUMONT, *criant.*

Vous venez d'accorder Mlle. votre fille à Monſieur.

M. De L'ORME.

Sans doute : eſt-ce que vous êtes ſon frere !

M. DUMONT, *criant.*

Non, Monſieur, mais il ne ſe nomme pas Dumont.

M. De L'ORME.

Je le ſais bien.

M. DUMONT, *criant.*

Et c'eſt moi qui venois pour l'épouſer.

M. De L'ORME.

Et pour me quereller. Allons, allons ; laiſſez-nous. Vas, j'écrirai à ton

pere. Ah ! parbleu, j'aurois eu là un joli gendre, moi qui aime la paix.

Mlle. L'ORME.

Monsieur, je ne savois pas que mon pere vous choisiroit quand j'ai aimé M. le chevalier, & lui-même n'a rien fait dont vous puissiez vous plaindre.

M. DUMONT.

Je le crois, Mademoiselle, j'ai l'honneur de le connoître; & en vous voyant je sens tout ce que je perds; mais rien ne me fera troubler une si belle union; je suis seulement fâché que vous ayiez pu le craindre un instant, & je me retire.

SCÈNE VIII, & *derniere.*

M. De L'ORME, Mlle. De L'ORME, M. De MIRVILLE, HENRIETTE.

M. De L'ORME.

Mais voyez un peu ce petit Monſieur-là, qui arrive de Tours pour me quereller. Eſt-ce ma faute à moi ? Que n'arrivoit-il plutôt ?

Mlle. De L'ORME.

Ah, mon pere !

M. De MIRVILLE.

Ah, Monſieur !

M. De L'ORME.

Demain nous éclaircirons tout cela.

M De MIRVILLE.

J'eſpere que vous ſerez contens.

M. DE L'ORME.

C'eſt attendre long-tems ? Vous êtes impatient : mais je vous le pardonne ; parce que vous m'avez débarraſſé de ce petit Dumont, qui ne me convenoit point du tout ; mais laiſſons tout cela, & allons-nous-en ſouper.

FIN.

LES BATTUS
PAYENT L'AMENDE.
PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. D'ORVILLE.

M. FRÉMONT, *Médecin.*

LA BRIE, COMTOIS, } *Laquais de M. D'Orville.*

La Scene eſt chez M. d'Orville.

LE POULET.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. D'ORVILLE, COMTOIS, La BRIE.

M. D'ORVILLE.

Parbleu, cette mêdecine-là m'a bien fatigué. Je meurs de faim. Et mon poulet, La Brie ?

La BRIE.

Monſieur, vous allez l'avoir tout-à-l'heure.

M. D'ORVILLE.

Pourquoi Comtois n'y eſt-il pas allé ?

COMTOIS.

Monſieur, il falloit bien être auprès de vous pour vous habiller. Nous allons mettre le couvert.

M. D'ORVILLE.

Ils ne finiront pas ! Eſt-ce qu'il ne peut pas faire cela tout ſeul ? Allons, va-t-en.

COMTOIS.

J'y vais, j'y vais.

M. D'ORVILLE.

Je tombe d'inanition. Donnez-moi un fauteuil. (*Il s'aſſied*). Allons, finis donc.

LA BRIE.

Je vais mettre la table devant vous. (*Il l'approche*). Je m'en vais chercher du pain.

M. D'ORVILLE.

Je crois qu'ils me feront mourir d'impatience.

LA BRIE.

Déployez toujours votre ſerviette, pour ne pas perdre de tems.

SCENE II.

M. D'ORVILLE, *ſeul.*

Je n'en puis plus. Je m'endors de fatigue & de foibleſſe. (*Il s'endort & ronfle*).

SCENE III.

M. D'ORVILLE, La BRIE, COMTOIS, *portant le poulet.*

La BRIE.

Apporte du pain.

COMTOIS.

Il y en a là. J'apporte le poulet. Quoi! il dort déjà?

La BRIE.

Je ne fais pourtant que de le quitter.

COMTOIS.

Mais, ſon poulet va refroidir. Réveille-le.

La BRIE.

Moi? je ne m'y joue pas, il crieroit comme un aigle.

COMTOIS.

Comment ferons-nous ?

La BRIE.

Je n'en ſais rien, cela nous fera dîner à je ne ſais quelle heure, & je meurs de faim.

COMTOIS.

Et moi auſſi ; ma foi, je m'en vais l'éveiller.

La BRIE.

Tu n'en viendras jamais à bout.

COMTOIS, *criant.*

Monſieur !

La BRIE.

Oui, oui. Vois comme il remue ; il n'en ronfle que plus fort.

COMTOIS.

Quel diable d'homme ! Coupe le

poulet; en cas qu'il ſe réveille, ce ſera toujours autant de fait.

LA BRIE.

Oui, & il ſera plus froid; je ne m'y joue pas.

COMTOIS.

Hé bien, je m'en vais le couper; moi. (*Il coupe une cuiſſe*). Tiens, vois comme cela ſent bon.

LA BRIE.

Je n'ai pas beſoin de ſentir pour avoir encore plus de faim.

COMTOIS.

Ma foi, j'ai envie de manger cette cuiſſe-là. M. Frémont lui a ordonné de ne manger qu'une aile; il n'y prendra peut-être pas garde. (*Il mange la cuiſſe*). Ma foi, elle eſt bonne. Je m'en vais boire un coup. Donne-moi un verre. (*Il ſe verſe à boire & boit*).

La Brie.

Et s'il ſe réveille ?

Comtois.

Hé bien, il me chaſſera, & je m'en irai.

La Brie.

Ah ! tu le prends ſur ce ton-là ! Oh ! j'en ferai bien autant que toi. Allons, allons, donne-moi l'autre cuiſſe.

Comtois.

Je le veux bien : nous ſerons deux contre lui, il ne ſaura lequel renvoyer. Tiens. (*Il lui donne l'autre cuiſſe*).

La Brie.

Donne-moi donc du pain.

Comtois.

Tiens, en voilà.

LA BRIE.

Ma foi, tu as raiſon; ce poulet eſt excellent. Mais je veux boire auſſi.

COMTOIS.

Hé bien, bois. Je ſonge une choſe; comme il ne doit manger qu'une aile, il ne m'en coûtera pas davantage de manger l'autre; je m'en vais en mettre une ſur ſon aſſiette. (*Il mange*).

LA BRIE.

C'eſt bien dit, donne-moi le corps.

COMTOIS.

Ah! le corps; c'eſt trop, je m'en vais te donner le croupion. (*Ils mangent tous les deux*).

LA BRIE.

Cela ne vaut pas l'aile.

COMTOIS.

COMTOIS.

Mange, mange toujours.

La BRIE.

Buvons auſſi.

COMTOIS.

Allons, à ta ſanté.

La BRIE.

A la tienne. (*Ils boivent*).

COMTOIS.

Ce vin-là eſt bon. Quoi, tu manges le haut du corps ?

La BRIE.

Ma foi, oui.

COMTOIS.

Oh ! je m'en vais manger ſon aile.

La BRIE.

Attends donc.

COMTOIS.

Je ſuis ton ſerviteur, je veux en avoir autant que toi.

La BRIE.

Tu es bien gourmand.

COMTOIS.

Tu ne l'es pas, toi ? ah ça, buvons, buvons.

La BRIE.

Prends ton verre. (*Ils boivent.*)

COMTOIS.

A préſent, que ferons-nous quand il s'éveillera ?

La BRIE.

Je n'en ſais rien. Buvons pour nous aviſer.

COMTOIS.

Il ne reſte plus rien dans la bouteille.

LA BRIE.

Non ? Et que dira Dame-Jeanne, quand elle verra la bouteille vuide ?

COMTOIS.

Et les reſtes du poulet ?

LA BRIE.

Ma foi, elle dira ce qu'elle voudra. Attends, le voilà qui remue.

COMTOIS.

Comment ferons-nous ? que dirons-nous ?

LA BRIE.

Tiens, mets tous les os ſur ſon aſſiette, & dis comme moi.

COMTOIS.

Oui, oui, ne t'embarraſſe pas.

LA BRIE.

Paix donc.

M. D'ORVILLE, *se frottant les yeux.*

Hé bien ! qu'eſt-ce que vous faites là vous autres ?

LA BRIE.

Monſieur, nous attendons. (*A Comtois*). Rince ſon verre, & mets de l'eau dedans.

M. D'ORVILLE.

Hé bien ! ces coquins-là ne veulent donc pas me donner mon poulet ?

LA BRIE.

Votre poulet, Monſieur ?

M. D'ORVILLE.

Oui. Comment, depuis deux heures que j'attends ?

LA BRIE.

Que vous attendez, Monſieur ? vous badinez, il eſt bien loin.

M. D'ORVILLE.

Comment ; bien loin ? Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LA BRIE.

Tenez, Monſieur, regardez devant vous.

M. D'ORVILLE.

Quoi !

LA BRIE.

Vous ne vous ſouvenez pas que vous l'avez mangé ?

M. D'ORVILLE.

Moi !

LA BRIE.

Oui, Monſieur.

COMTOIS.

Monſieur a dormi depuis.

M. D'ORVILLE.

Je n'en reviens pas ! Je l'ai mangé ?

La BRIE.

Oui, Monſieur, & vous n'avez rien laiſſé; voyez.

M. D'ORVILLE.

Je l'ai mangé! C'eſt incompréhenſible! & je meurs de faim.

COMTOIS.

Cela n'eſt pas étonnant, vous n'aviez rien dans le corps; cela a paſſé tout de ſuite en dormant.

M. D'ORVILLE.

Mais je voudrois boire un coup, du moins.

La BRIE.

Vous avez tout bu. Nous ne vous avons jamais vu une ſoif & un appétit pareil.

M. D'ORVILLE.

Je le crois bien: car je l'ai encore.

COMTOIS.

C'eſt ſûrement la médecine qui fait cela. Monſieur veut-il ſon verre d'eau ?

M. D'ORVILLE.

Un verre d'eau ?

COMTOIS.

Oui, pour vous rincer la bouche ; parce que nous irons dîner, nous, après cela.

M. D'ORVILLE.

Je n'y comprends rien. (*Il ſe rince la bouche*).

LA BRIE, *à Comtois* (*bas*).

Tu vois bien que Dame-Jeanne n'aura rien à dire non plus.

SCENE IV, *& derniere.*

M. D'ORVILLE, M. FREMONT, La BRIE, COMTOIS.

La BRIE, *annonçant.*

Mr. Frémont.

M. FRÉMONT.

Hé bien ! la médecine depuis ce matin ?

M. D'ORVILLE.

Ah ! Monſieur, elle m'a donné un appétit dévorant !

M. FRÉMONT.

Tant mieux, cela prouve qu'elle a balayé le reſte des humeurs.

COMTOIS.

C'eſt ce que nous avons dit à Monſieur.

M. D'ORVILLE.

Mais, Monsieur, je meurs de faim.

M. FRÉMONT.

N'avez-vous pas mangé votre aile de poulet, comme je vous l'avois ordonné?

LA BRIE.

Bon! Monsieur a bien plus fait, il a mangé le poulet tout entier.

M. FRÉMONT, *en colere.*

Le poulet entier?

COMTOIS.

Et bu sa bouteille de vin.

M. FRÉMONT.

Sa bouteille de vin & un poulet!

M. D'ORVILLE.

Eh! Monsieur, je mourois de faim.

M. FRÉMONT, *en colere.*

Vous mouriez de faim ! Vous n'êtes pas plus raiſonnable que cela ?

M. D'ORVILLE.

Eh ! Monſieur, c'eſt comme ſi je n'avois rien mangé, je me ſens toujours le même beſoin.

M. FRÉMONT, *en colere.*

Le même beſoin ! N'êtes-vous pas honteux ? Ne voyez-vous pas que ce ſont vos entrailles qui ſont irritées ?

M. D'ORVILLE.

Mais, Monſieur, conſidérez...

M. FRÉMONT, *en colere.*

Je vous ordonne une aile de poulet, &... Allez, allez, Monſieur, avec une intempérance comme celle-là, vous ne méritez pas qu'on s'attache à vous, & qu'on en prenne ſoin.

M. D'ORVILLE.

Mais, je vous prie...

M. FRÉMONT.

Non, Monsieur; il faut vous mettre à la diete pendant huit jours.

M. D'ORVILLE.

Ah! M. Frémont!

M. FRÉMONT.

A l'eau de poulet.

M. D'ORVILLE.

A l'eau de poulet?

M. FRÉMONT.

Oui, si vous ne voulez pas avoir une maladie épouvantable, une inflammation!... Ou bien je ne vous verrai plus, je ferai mieux.

M. D'ORVILLE.

Quoi, M. Frémont, vous pourriez m'abandonner?

M. FRÉMONT.

Oui, Monsieur, si vous ne faites tout ce que je vous dirai.

M. D'ORVILLE.

Mais, Monsieur, rien que de l'eau de poulet?...

M. FRÉMONT.

Ah! vous ne voulez pas? Adieu, Monsieur.

M. D'ORVILLE.

Et non, Monsieur, j'en prendrai. Allez-vous-en tous deux, dire qu'on en fasse tout-à-l'heure.

LA BRIE.

Oui, Monsieur.

M. FRÉMONT.

Non pas pour aujourd'hui, de l'eau de chiendent seulement.

M. D'ORVILLE.

De l'eau de chiendent?

M FRÉMONT.

Oui, Monſieur, il faut laver.

M. D'ORVILLE.

Et vous reviendrez ?

M. FRÉMONT.

A cette condition-là.

M. D'ORVILLE.

Si vous me le promettez, je ferai tout ce que vous voudrez. Je vais vous ſuivre juſqu'à ce que vous m'ayez donné votre parole.

M. FRÉMONT.

Nous verrons comment vous vous conduirez. (*Ils ſortent*).

FIN.

L'ENTENTE EST AU DISEUR;

OU

LE SUISSE MALADE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Le BARON DE ROTTBERG, *Capitaine Suiſſe.*

Le MAJOR.

M. ROSELIN, *Médecin.*

Un CAPORAL.

Une SENTINELLE.

Un LAQUAIS.

Un GARÇON DE CABARET.

La Scene eſt chez le Baron de Rottberg.

LE SUISSE MALADE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le BARON, *en robe-de-chambre*, Le MAJOR.

Le MAJOR.

Eh bien ! M. la Baron, comment aujourd'hui porte-vous, porte-vous bien ?

Le BARON.

Non, Major, je ſuis tout embarraſſé des jambes, de la tête, de la ventre.

LE MAJOR.

Fumé in bibe de tabac ; car il fera fort bien, che vous assure, moi.

LE BARON.

Pon, j'ai déjà fumé plus que trois ; & tout au contraire il ne fait rien, je suis tout de même qu'auparavant.

LE MAJOR.

Tiaple ! je comprends pas comment cela il fait : il faut envoyer chez la docteur.

LE BARON.

Hé bien ! envoye vous.

LE MAJOR.

Je vais dire tout présentement. Oh là-bas ! André !

SCENE II.

Le BARON, Le MAJOR, Un LAQUAIS.

Le LAQUAIS.

Qu'eſt-ce que vous voulez, M. le Major?

Le MAJOR.

Apporte ci à ſte moment la docteur Roſelin.

Le LAQUAIS.

Il eſt ici dans la maiſon, chez un Monſieur qui eſt malade. Tenez le voilà qui deſcend.

Le MAJOR.

Hé bien! fais endrer ici, chez M. la Baron. Marche donc. (*Le Laquais ſort*). Cette docteur, il dira la mal avec la remede.

SCENE III.

Le BARON, Le MAJOR, M. ROSELIN, Un LAQUAIS.

Le LAQUAIS.

Par ici, M. le docteur.

M. ROSELIN.

Ah ! c'eſt vous, M. le Major : eſt-ce que vous êtes malade ?

Le MAJOR.

C'eſt bien autrement, c'eſt M. la capitaine.

M. ROSELIN.

Ah ! cela n'eſt pas étonnant, dans ce tems-ci, il y a beaucoup de maladies ; voyons, voyons.

Le MAJOR.

Tenez, placez-vous ici, avec M. la Baron.

M. ROSELIN, *tâtant le pouls du Baron.*

Qu'eſt-ce que vous ſentez, Monſieur ?

Le BARON.

Je ſente fort la tabac de fumée.

M. ROSELIN.

Je comprends fort bien ; cela vient d'un grand feu dans les entrailles, & crachez-vous ?

Le BARON.

M. la docteur, toute le jour je ne fais pas autrement ; & plus je crache, plus je ſuis altéré.

Le MAJOR.

C'eſt-il pon cela, M. la docteur ?

M. ROSELIN.

Un moment ; plus je penſe & plus je vous trouve heureux, Monſieur; votre maladie eſt une choſe rare ! admirable ! ſurprenante ! c'eſt un bonheur pour moi de vous avoir vu !

Le MAJOR.

Un bonheur, M. la docteur ?

M. ROSELIN, *avec joie.*

Oui, un bonheur ! votre maladie eſt la pituite vitrée des anciens, que nous avions perdue depuis long-tems, & que vous nous faites retrouver.

Le MAJOR.

Une petite huître vitrée, vous croyez, M. la docteur ?

M. ROSELIN.

J'en ſuis ſûr, & toute la Faculté m'en aura obligation.

Le BARON.

Mais, Monſieur, que faut-il que je faſſe ?

M. ROSELIN.

Il faut... la pituite vitrée ! cela aura des ſuites ! Il faut, Monſieur... la pituite vitrée !...

Le MAJOR.

Dites à ce moment, M. le Baron, il attend votre ordonnance.

M. ROSELIN.

Il faut, Monſieur, faire boire beaucoup le malade, & lui donner une garde; je reviendrai bientôt. La pituite vitrée !... Adieu, Meſſieurs, adieu, ne perdez pas de tems.

SCENE IV.

Le BARON, Le MAJOR, Le LAQUAIS.

Le MAJOR.

André, allez ſur le moment, à la corps-de-garde, chercher une garde de quatre hommes, avec in caporal, & qu'ils viennent tout préſentement.

Le LAQUAIS.

Oui, M. le Major.

Le MAJOR.

Et faites apporter ici ſix bouteilles de vin, du meilleur, & après on portera encore... Allons, marche.

✱

SCENE

SCENE V.

Le BARON, Le MAJOR.

Le MAJOR.

Je comprends pas bien ce petit huître que la docteur il dit que vous avez, M. la Baron.

Le BARON.

C'eſt peut-être que j'ai mangé beaucoup à Dunkerque, de celles de Blankenberg, avant de venir ici.

Le MAJOR.

Ho ! cela il pourroit être fort bien comme cela; mais il dit que c'eſt in bonheur; c'eſt in tiaple de bonheur; j'aimerois mieux avoir in pon ſanté.

Le BARON.

La remede il fera peut-être guérir un peu.

LE MAJOR.

Oh ! pour moi, je crois bien. Ah ! voilà déjà la vin.

SCENE VI.

LE BARON, LE MAJOR, UN GARÇON DE CABARET, *avec des bouteilles de vin*, LE CAPORAL, *des* SOLDATS, LE LAQUAIS.

LE GARÇON DE CABARET.

N'est-ce pas ici que demeure M. le Baron de Rotberg.

LE MAJOR.

Oui, porte là le vin & les verres.

LE LAQUAIS.

M. le Major, voilà le Caporal.

LE MAJOR.

Ah ! fort pon. Caporal, mettez in Sentinelle à la porte de M. la Baron ; qu'on ne laisse point entrer ici personne, sans mon ordre entenden-vous ?

LE CAPORAL.

Fort pon, M. le Major.

LE MAJOR.

Ecoutez encore. Vous aurez soin de verser à boire à M. la Baron, voilà du vin ; n'épargne pas, & vous boirez aussi avec lui pour l'inviter.

LE CAPORAL.

Fort pon, M. le Major.

LE MAJOR.

Je reviendrai à ste moment, après que la parade il sera fini. Portez vous bien, M. la Baron.

LE BARON.

Adieu, Major.

SCENE VII.

Le BARON, Le CAPORAL, La SENTINELLE.

Le CAPORAL.

Sentinelle entre dehors, & prendre garde s'il vient quelqu'un qu'il ne doit pas entrer, que M. la Major.

Le BARON.

Caporal, je ſuis fort altéré.

Le CAPORAL.

C'eſt fort pon; voilà in bouteille que nous boirons premiérement; tenez mon capitaine; c'eſt pour votre bon ſanté. (*Ils boivent*). C'eſt un pon vin. Puvons encore un coup. A la Major. (*Ils boivent*). Fort pon!

Le BARON.

La docteur, je crois, il a raison.

Le CAPORAL.

C'eſt un pon ordonnance, il donne pas comme cela à l'hôpital. Voulez-vous encore? pour moi, je veux bien. Au ſanté de tout la régiment. (*Ils boivent*).

Le BARON.

C'eſt un pon médecin, la docteur.

Le CAPORAL.

Oh! in fort habile homme! voule-vous poire aux compagnies de grenadiers; c'eſt braves gens, par mon foi.

Le BARON.

Je ſuis fort en train, verſe, Caporal. (*Il boivent*).

Le CAPORAL.

Nous poirons après la drapeaux.

LE BARON.

La drapeaux ? Oui, il faut commencer par la drapeaux, & puis nous retournerons après; c'est un grand bêtise que nous avons fait. Puvons, puvons. (*Ils boivent*).

LE CAPORAL.

Je disois pas d'abord, mais je pensois.

LE BARON.

Je suis plus gaillard, la parole il me revient.

LE CAPORAL.

La tambour, la fifre, le musique; il faut poire aussi, mon capitaine. (*Il verse*).

LE BARON.

Le musique, oui; c'est un pon camarade pour poire aussi le musique. Donne donc encore.

LE CAPORAL.

Votre verre il est tout plein.

Le BARON.

Ah ! tu as raiſon, Caporal ; c'eſt que je ne voyois pas. (*Ils boivent*).

Le CAPORAL.

Mon capitaine, voule-vous chanter un petit chanſon, cela il vous altérera encore plus fort.

Le BARON.

Je veux pien, Caporal. Chante un peu, je chante avec.

Le CAPORAL *chante.*

AIR *du Noël Suiſſe.*

C'eſt un pon grivoiſe
Que Mameſelle Fanchon ;
Elle vous amboiſe,
Et ſe rend ſans façon.

Le BARON *chante.*

C'eſt un bon grivoiſe....

Oui, tu avois raiſon, cela il altere beaucoup de chanter ; verſe un peu à boire. (*Ils boivent*).

LE CAPORAL.

C'eſt fort pon. Allons, chantons.

ENSEMBLE.

C'eſt un pon grivoiſe
Que Mameſelle Fanchon,
Elle vous amboiſe,
Et ſe rend ſans façon.

LE BARON.

Gott, Gott, puvons. (*Ils boivent*).

LE CAPORAL.

Mon capitaine, écoute avec moi.

On lui dit, Mamſelle,
Je vous aime bien.

LE BARON.

On lui dit, Mamſelle,
Je vous aime bien.

LE CAPORAL.

Et jamais la belle
Ne dit, je n'en crois rien.

LE BARON.

Ah ! fort bon, celui-là ! buvons à
à son santé. (*Ils boivent*).

ENSEMBLE.

Et jamais la belle
Ne dit, je n'en crois rien.

LE CAPORAL.

Chacun se l'attache,
Sans qu'elle se fâche ;
Qui porte moustache
A toujours son tour,
Du sergent au tambour.

LE BARON.

Du sergent au tambour.

Il est fallé, celui-là, puvons. (*Ils boivent, & ils commencent à être ivres*).

SCENE VIII.

Le BARON, Le CAPORAL, M. ROSELIN, la SENTINELLE, *tous deux en dehors.*

La SENTINELLE.

Où allez-vous, Monsieur ? On n'entre pas.

M. ROSELIN.

Je vais chez M. le Baron.

La SENTINELLE.

M. le Baron, là dedans ?

M. ROSELIN.

Oui, M. le Baron qui est malade.

La SENTINELLE.

Malade ?

M. ROSELIN.

Oui, je suis son médecin.

LA SENTINELLE.

Malade ? On m'a point dit. Allez vous trouver la Major, il vous fera entrer.

M. ROSELIN.

Quoi, je ne puis pas entrer sans le Major ?

LA SENTINELLE.

Non ; je vous dis, allons, marche.

M. ROSELIN.

Quels diables de gens !

LA SENTINELLE.

Allons, allons, vous dire point autre chose.

M. ROSELIN.

Eh bien ! je m'en vas trouver le Major.

Le CAPORAL.

Sentinelle, qu'eſt-ce donc là ?

La SENTINELLE.

In Monſieur, qui étoit allé marcher ſur la Major.

Le CAPORAL.

Ah ! pon, pon.

SCENE IX.

Le BARON, Le CAPORAL.

Le BARON.

Caporal, qu'eſt-ce qui eſt donc là avec vous ?

Le CAPORAL.

C'eſt moi.

Le BARON.

Ah ! je croyois voir encore un autre.

LE CAPORAL.

C'eſt le brouillard.

LE BARON.

Oui, je comprends. Buvons à préſent.

LE CAPORAL.

Au brouillard ? (*Verſant à boire.*)

LE BARON.

Non, à les treize Cantons.

LE CAPORAL.

Eh bien ! au premier.

LE BARON.

Zurich ?

LE CAPORAL.

Non ; Berne.

LE BARON.

Non, c'eſt Zurich, je ſuis de Zurich, ainſi pour moi, c'eſt le premier.

Le CAPORAL.

Buve-vous à Zurich, moi je pois à Berne.

Le BARON.

Berne, Zurich, Zurich, Berne, je pois toujours. (*Ils boivent*).

SCENE X, & *derniere.*

Le BARON, Le MAJOR, M. ROSELIN, Le CAPORAL.

Le MAJOR.

Eh bien ! Baron, comment va préſentement ?

Le BARON.

Ah ! Major ! nous avons pit à votre ſanté, voule-vous poire avec nous ?

M. ROSELIN.

Comment ! il eſt ivre, je crois !

Vous lui avez laissé boire du vin ; c'eſt donc pour cela qu'on ne vouloit pas me laiſſer entrer ?

Le Major.

N'avez-vous pas dit de faire poire ?

M. Roselin.

Oui, mais pas de vin.

Le Major.

Et de donner une garde ? Voilà le Caporal, & puis encore quatre fuſiliers.

M. Roselin.

Comment ! c'eſt une garde-malade ; & c'étoit de la tiſanne qu'il falloit lui faire boire.

Le Major.

Ah bien ! dame, il falloit donc vous expliquer mieux !

M. ROSELIN.

J'ai cru que vous m'entendriez, ce n'eſt pas ma faute ; mais il n'a pas beſoin de moi à préſent, je vous ſouhaite le bonjour.

Le MAJOR.

Bon jour, M. la docteur.

EIM.

QUI S'ATTEND A L'ÉCUELLE D'AUTRUI, *DINE SOUVENT PAR CŒUR*,

OU

L'ABBÉ DE COURRE-DINER,

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

L'ABBÉ DE COURRE-DINER.
DAME ANNE, *Gouvernante de l'Abbé.*
M. DE MONTFORT, *Homme de Finance.*
CHAMPAGNE, *Laquais de M. de Montfort.*
Le PRÉSIDENT DES BOUQUINS, *Amateur de livres.*
La FRANCE, *Laquais du Préſident.*
La MARQUISE D'AIMETOUT.
JULIE, *Femme-de-Chambre de la Marquiſe.*
BEAULIEU, *Valet-de-Chambre du Vicomte de Guermont.*
FLAMAND, *Laquais du Vicomte.*
M. BOURNIN, *Médecin.*
Mme. BERTRAND, BABET, *Fille de Mme. Bertrand,* } *Voiſines de l'Abbé.*

La Scene eſt chez l'Abbé, chez M. de Montfort, chez le Préſident des Bouquins, chez la Marquiſe d'Aimetout, dans l'anti-chambre du Vicomte de Guermont, & à la porte de l'Abbé, ſur le palier de l'eſcalier.

L'ABBÉ DE COURRE-DINER.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

La ſcene eſt chez l'Abbé.

L'ABBÉ, Dame ANNE.

L'ABBÉ, *ſortant.*

Vous entendez bien ce que je vous dis, Dame Anne?

Dame ANNE.

Oui, M. l'Abbé; mais je ſuis ſa-

chée que vous ne vouliez pas dîner ici ; vous auriez un gigot bien mortifié, bien bon.

L'ABBÉ.

Un gigot, un gigot ! Voilà un joli dîner, quand on a grand appétit. Je m'en vais chez M. de Montfort.

Dame ANNE.

Ah ! vous ferez meilleure chere là qu'ici.

L'ABBÉ.

Je vous en réponds.

Dame ANNE.

En ce cas-là, M. l'Abbé ne reviendra que ce soir ?

L'ABBÉ.

Non. Passez un peu chez la blanchisseuse de rabats.

Dame ANNE.

Oui, oui, M. l'Abbé, j'irai voir ma sœur en même tems.

L'ABBÉ.

Si l'imprimeur m'apporte une feuille, vous lui direz de revenir demain matin; elle ſera corrigée.

Dame ANNE.

Je vous apporterai de l'encre pour ce ſoir.

SCENE II.

La ſcène eſt chez M. de Montfort.

M. DE MONTFORT, *écrivant à ſon bureau*, CHAMPAGNE.

M. De MONTFORT.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

CHAMPAGNE.

Ce ſont vos lettres que vous aviez laiſſées hier dans le ſallon.

M. De MONTFORT.

C'eſt bon (*Champagne s'en va*). Met-on mes chevaux ?

CHAMPAGNE.

Oui, Monſieur.

M. De MONTFORT.

Vous m'avertirez quand ils ſeront mis.

CHAMPAGNE, *annonçant.*

M. l'Abbé de Courte-liner.

M. De MONTFORT.

Qu'il entre.

SCENE III.

M. DE MONTFORT, L'ABBÉ.

M. De MONTFORT, *écrivant.*

Bonjour, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous êtes en affaire?

M. De MONTFORT.

Non, voilà qui eſt fini. (*Il n'écrit plus*). Eh bien! ſavez-vous quelque choſe de nouveau?

L'ABBÉ.

Non, je n'ai vu perſonne d'aujourd'hui. J'ai dîné hier chez M. votre frere, où nous avons eu une longe de veau de Rouen, qui étoit délicieuſe.

M. De MONTFORT.

Eh bien ! vous mangerez la pareille ici.

L'ABBÉ, *avec joie.*

Ma foi, je n'en ſerai pas fâché ; car j'avoue que c'eſt ce que j'ai mangé de meilleur.

M. De MONTFORT.

Aimez-vous les guignards de Chartres ?

L'ABBÉ.

Je vous en réponds.

M. De MONTFORT.

J'en ai auſſi ; & des coqs de bruyere.

L'ABBÉ.

Savez-vous que perſonne ne fait auſſi bonne chere que vous.

M. De MONTFORT.

Je m'en pique un peu, à vous dire vrai.

vrai. Que diable ! il faut bien vivre; l'argent n'eſt fait que pour s'en ſervir. J'attends une truite du lac de Geneve, dont je veux que vous mangiez auſſi.

L'ABBÉ.

Je les connois. Diable ! c'eſt admirable.

M. DE MONTFORT.

Je ſuis bien fâché qu'elle ne ſoit pas arrivée.

L'ABBÉ.

Oh ! il ne faut pas tout manger le même jour !

M. DE MONTFORT.

N'en dites rien à mon frere.

L'ABBÉ.

Je n'ai garde; perſonne n'en pourroit avoir. Il faut avouer que c'eſt un furieux mangeur.

M. DE MONTFORT.

Mais vous ne lui cédez guere, vous, l'Abbé.

L'ABBÉ.

Oh ! je ne mange plus ! Autrefois c'étoit bien différent, je ſuis bien baiſſé.

M. DE MONTFORT.

Cela va bien encore. Ah ça ! viendrez-vous dîner demain avec moi ?

L'ABBÉ, *avec inquiétude.*

Demain ?

M. DE MONTFORT.

Oui ; la truite ſera peut-être arrivée.

SCENE IV.

M. DE MONTFORT, L'ABBÉ, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monsieur, vos chevaux sont mis.

M. DE MONTFORT.

C'est bon. (*Il se leve, Champagne lui donne son épée*).

L'ABBÉ.

Vous ne dinez donc pas ici aujourd'hui ?

M. DE MONTFORT.

Non, je m'en vais diner à Auteuil chez un de mes confreres. Où dinez-vous ; voulez-vous que je vous mene ?

L'ABBÉ.

Je vous ſuis obligé : ce n'eſt pas votre chemin, & il eſt tard. Je vais chez le préſident des Bouquins.

M. DE MONTFORT.

Vous ferez mauvaiſe chere là.

L'ABBÉ.

Oui, vraiment; mais c'eſt que j'ai affaire à lui. Quelquefois cependant...

M. DE MONTFORT.

A demain. Allons, paſſez donc. (*Ils s'en vont*).

SCENE V.

La scene est chez le Président des Bouquins.

Le PRÉSIDENT, *en robe-de-chambre, entrant ;* La FRANCE, *apportant des livres.*

Le PRÉSIDENT.

Est-ce-là tout ce-qu'il vous a donné ?

La FRANCE.

Oui, Monsieur.

Le PRÉSIDENT.

Mais il y en a un plus grand.

La FRANCE.

Il l'avoit vendu ; si M. le Président

avoit envoyé une heure plus tôt, il l'auroit eu.

LE PRÉSIDENT.

Je lui avois dit que je le prendrois. Voyez qui eſt là.

LA FRANCE.

C'eſt M. l'Abbé de Courre-dîner.

SCENE VI.

LE PRÉSIDENT, L'ABBÉ.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! l'Abbé, c'eſt bien honnête de me venir voir !

L'ABBÉ.

M. le Préſident ſait bien que quand je ne viens pas ici, ce n'eſt pas ma faute.

Le Président.

J'en ſuis perſuadé. Eh bien ! le manuſcrit en queſtion ? La Biſantine grecque ; c'eſt-il bientôt traduit ?

L'Abbé.

Vous ne pouvez l'avoir que dans un an ; mais vous l'aurez. Vous aurez auſſi la Sageſſe de Charon, ſans année.

Le Président.

Allons, c'eſt bon ; je vous ferai voir de nouvelles acquiſitions que j'ai faites, qui ne dépareront pas ma bibliotheque.

L'Abbé, *un peu inquiet.*

Je le crois ; vous êtes aſſez connoiſſeur pour cela.

Le Président.

J'attends encore un homme qui a beaucoup voyagé, & avec qui je veux vous faire dîner.

L'ABBÉ, *avec joie.*

Je ne demande pas mieux.

Le PRÉSIDENT.

J'arrangerai pour que cela ſoit un de ces jours.

L'ABBÉ.

Je croyois que c'étoit aujourd'hui.

Le PRÉSIDENT.

Non ; aujourd'hui je n'aurois pas pu, parce que j'ai toujours remis à prendre des eaux depuis un mois, & j'ai enfin commencé. Cela demande du régime.

L'ABBÉ *ſe leve.*

C'eſt très-bien fait.

Le PRÉSIDENT.

Je ſuis bien aiſe qu'on vous ait laiſſé entrer, vous mangerez un poulet avec moi.

L'ABBÉ.

Je vous ſuis bien obligé ; je ne peux pas avoir cet honneur-là.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi ? Avec vous je ne ferai point de façons ; j'ai un pâté de perdrix. Nous cauſerons, reſtez.

L'ABBÉ.

Je ſuis engagé, & il eſt tard ; j'ai même peur de me faire attendre. Une autre fois je ſerai charmé de paſſer un peu de tems ſeul avec vous.

LE PRÉSIDENT.

Où allez-vous ?

L'ABBÉ.

Chez la marquiſe d'Aimetout, & je ſuis très-preſſé

LE PRÉSIDENT.

Oh ! elle ne dîne pas de bonne heure.

L'ABBÉ.

Je vous demande pardon. Elle a changé d'heure en changeant de jour.

Le PRÉSIDENT.

C'eſt que ſi vous y voyiez l'Abbé Baſane, vous me feriez plaiſir de lui dire ce que je vais vous expliquer. Aſſeyez-vous.

L'ABBÉ.

Et non, je vous l'enverrai, cela vaudra mieux.

Le PRÉSIDENT.

Je voudrois qu'il fût prévenu. Cela ſera fait dans un inſtant.

L'ABBÉ.

S'il n'y eſt pas, je viendrai vous revoir.

Le PRÉSIDENT.

C'eſt que je voudrois vous éviter cette peine-là.

L'ABBÉ.

Ce n'eſt jamais une peine pour moi.

Le PRÉSIDENT.

Si-fait, vous avez des affaires. En deux mots...

L'ABBÉ.

Il eſt près de deux heures & demie. Je ne peux pas.

Le PRÉSIDENT.

Eh bien! en vous reconduiſant, vous ſerez au fait auſſi-bien que moi. (*L'Abbé s'en va, & le Préſident ſuit*). L'Abbé Bafane connoît un homme depuis mil ſept cent quarante-cinq, qui a envie d'avoir un morceau que j'ai, qui eſt unique; c'eſt... vous le connoiſſez... (*Ils ſortent tous deux*).

Les Labyrinthes de Bernard Hachin.

SCENE VII.

La ſcene eſt chez la Marquiſe.

La MARQUISE, JULIE.

La MARQUISE, *s'aſſeyant.*

Mademoiſelle, où a-t-on mis le tableau que j'ai envoyé ici ?

JULIE.

Dans le boudoir, Madame.

La MARQUISE.

Comment le trouvez-vous ?

JULIE.

Je ne l'ai pas regardé, Madame.

La MARQUISE.

Comment, vous n'avez pas plus de curioſité que cela ?

JULIE.

Si c'étoient des rubans ou des dentelles, je les verrois, parce que je m'y connois.

La MARQUISE.

Et ce magot, qu'on m'a donné hier, qui eſt unique ?

JULIE.

Ah ! Madame, il m'a bien amuſée, parce qu'il remue la tête.

La MARQUISE.

Mais ce n'eſt pas cela qu'il y a à conſidérer ; c'eſt comme il eſt bien fait ; c'eſt la vérité qu'il y a dans le viſage.

JULIE.

La vérité. Eſt-ce qu'il parle ? Je n'en ſavois rien.

La MARQUISE.

Vous êtes inſupportable ! Vous n'en

tendez seulement pas la valeur des mots.

JULIE.

J'ai cru que la vérité étoit de ne pas mentir, & qu'il falloit parler pour cela. Voilà ce que je veux dire.

La MARQUISE.

Elle croit que je ne comprends pas ce qu'elle me dit, elle me l'explique; c'est délicieux, cela, par exemple! Donnez-moi cet *in-folio* qui est sur mon secrétaire.

JULIE.

Un *in*?...

La MARQUISE.

Un grand livre.

JULIE, *annonçant*.

M. l'Abbé de Courre-dîner.

La MARQUISE.

Non, Mademoiselle, je n'en ai plus que faire; allez-vous-en dîner.

SCENE VIII.

La MARQUISE, L'ABBÉ.

LA MARQUISE.

Ah, l'Abbé ! vous voilà de bonne heure aujourd'hui ! J'en ſuis enchantée.

L'ABBÉ.

Je craignois qu'il ne fût plus tard ; c'eſt mon impatience ordinaire quand je viens ici.

LA MARQUISE.

L'Abbé, eh bien ! cette pièce nouvelle que vous & moi nous avions trouvée charmante, & qui eſt tombée ! Expliquez-moi donc cela.

L'ABBÉ.

Madame, je la ſoutiens toujours.

très-bonne, & ſa chûte eſt une choſe toute ſimple : nous devions la prévoir.

LA MARQUISE.

Comment cela ?

L'ABBÉ.

C'eſt un genre qui n'eſt pas fait pour tout le monde ; avant de faire de pareilles pieces il faut former le goût du public.

LA MARQUISE.

Oui ; mais comment y parvenir ?

L'ABBÉ.

Comme je fais, par exemple, par des diſſertations bien raiſonnées.

LA MARQUISE.

Qui eſt-ce qui lie ces ouvrages-là ? Ceux qui n'en ont que faire.

L'Abbé.

Madame, les nouvelles routes trouvent toujours des difficultés ; mais..

La Marquise.

Qu'eſt-ce que vous regardez ?

L'Abbé.

Il n'eſt que deux heures à votre pendule ?

La Marquise.

Elle eſt arrêtée depuis huit jours. Et puis moi je ne me ſoucie pas de ſavoir l'heure qu'il eſt. Eſt-ce que vous avez affaire ?

L'Abbé.

Non, pas à préſent.

La Marquise.

Eh bien ! que vous fait l'heure ?

L'ABBÉ.

C'eſt que je ne vois arriver perſonne aujourd'hui.

La MARQUISE.

Pour quoi faire ?

L'ABBÉ.

Pour dîner.

La MARQUISE.

Vous n'avez pas dîné ?

L'ABBÉ.

Non, vraiment.

La MARQUISE.

Il falloit donc dire cela, l'Abbé. J'ai changé encore mon jour ; eſt-ce que vous ne le ſavez pas ?

L'ABBÉ.

Non, Madame, en vérité.

LA MARQUISE.

Eh bien ! l'on va vous faire quelque choſe. Je ne dîne pas moi, parce que je ſuis d'un ſouper de nôce ; mais je vous tiendrai compagnie.

L'ABBÉ.

En ce cas-là, Madame, permettez...

LA MARQUISE.

Où irez-vous à l'heure qu'il eſt ?

L'ABBÉ.

Chez le vicomte de Guermont, où je peux arriver à toute heure.

LA MARQUISE.

Le vicomte ? Il eſt malade, je crois.

L'ABBÉ.

Je l'ai vu avant-hier.

La MARQUISE.

Je peux bien me tromper. Je voudrois pourtant bien que vous restassiez; je vous ferois voir un ourson qu'on va m'envoyer, qui est de la plus grande beauté, une momie, & une scalata qui est admirable !

L'ABBÉ.

Je verrai cela une autre fois.

La MARQUISE.

Pourquoi ? On vous fera des œufs brouillés, je ne sais quoi ; vous en souperez mieux.

L'ABBÉ.

Je vous suis bien obligé, je ne soupe jamais.

La MARQUISE.

Ah ça ! l'Abbé, c'est jeudi que j'ai pris..., Souvenez-vous-en.

L'ABBÉ.

Oui, oui, Madame.

LA MARQUISE.

Ah ! j'oubliois. L'Abbé, l'Abbé ! (*Elle court après lui*).

SCENE IX.

La scène est dans l'anti-Chambre du Vicomte de Guermont.

BEAULIEU, M. BOURNIN.

BEAULIEU, *sortant d'une chambre & suivant M. Bournin.*

Monsieur, quand reviendrez-vous ?

M. BOURNIN.

A cinq heures, parce que nous verrons comme il sera, peut-être le saignerons-nous du pied.

BEAULIEU.

C'est donc une maladie bien sérieuse ?

M. BOURNIN.

Je n'en ſais rien encore ; cela commence vivement : nous verrons ce que la ſaignée déterminera. Donnez-lui un lavement, comme je vous l'ai dit.

BEAULIEU.

Monſieur, j'ai envoyé un exprès à M. votre frere & à Madame ſa ſœur.

M. BOURNIN.

Vous avez bien fait. Mettez ce que je vous ai dit dans le lavement.

BEAULIEU.

Je m'en vais en envoyer chercher tout-à-l'heure. Vous n'oublierez pas de revenir, Monſieur.

M. BOURNIN.

Non, ſûrement.

BEAULIEU.

Vous aurez le carroſſe chez vous à cinq heures.

M. BOURNIN.

Eh bien, oui.

SCENE X.

BEAULIEU, FLAMAND.

BEAULIEU.

Flamand, Flamand!

FLAMAND, *ſe réveillant.*

Eh bien, qu'eſt-ce que vous voulez?

BEAULIEU.

Tenez, allez chez l'herboriſte chercher cela. (*Il lui donne un papier*).

FLAMAND.

C'eſt écrit là-deſſus ?

BEAULIEU.

Oui : allez donc, j'attends après.

FLAMAND, *lentement.*

Allons, j'y vais, j'y vais.

SCENE XI.

L'ABBÉ, BEAULIEU.

L'ABBÉ.

Vous grondez ce pauvre Flamand ?

BEAULIEU.

Oui, parce qu'il dort toujours.

L'ABBÉ.

Dites-moi un peu, M. Beaulieu, y a-t-il long-tems qu'on eſt à table ?

BEAULIEU.

BEAULIEU.

A table, M. l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Oui ; je n'ai pas pu venir plus tôt.

BEAULIEU.

Eh ! M. le Vicomte eſt dans ſon lit ; il a été ſaigné ſix fois depuis hier midi, & peut-être ſera-t-il ſaigné du pied à cinq heures.

L'ABBÉ.

Et quelle eſt ſa maladie ?

BEAULIEU.

On n'en ſait rien encore M. Bournin ſort d'ici, il doit revenir à cinq heures.

L'ABBÉ.

Cela eſt bien prompt. Puis-je entrer ? Je vous dirois bien, moi...

BEAULIEU.

Non, il a défendu de lui laiſſer voir perſonne. Si Madame ſa ſœur étoit ici, cela ſeroit différent : mais je ſuis tout ſeul, &... vous entendez bien ?

L'ABBÉ.

Oui, oui, vous avez raiſon.

BEAULIEU.

Je m'en vais auprès de lui.

L'ABBÉ.

Je viendrai ſavoir de ſes nouvelles.

BEAULIEU.

Faites-moi demander, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Oui, oui. (*Beaulieu rentre*). Je n'ai pas autre choſe à faire que de m'en retourner chez moi. Je meurs de faim ; & il eſt trop tard pour aller ailleurs. (*Il ſort*).

SCENE XII.

La ſcene eſt à la porte de l'Abbé, ſur le palier de l'eſcalier.

Mme. BERTRAND, *avec une quenouille*, BABET, *ſon ouvrage à la main.*

BABET, *écoutant à la porte de l'Abbé.*

Ma mere, je n'entends rien.

Mme. BERTRAND.

Il me ſemble pourtant que c'eſt le chien de Dame Anne, qui hurloit.

BABET.

Ecoutez vous-même.

Mme. BERTRAND, *écoutant.*

C'eſt vrai, je n'entends rien non plus.

BABET.

Quand je vous dis que je l'ai vu ſortir avec elle.

Mme. BERTRAND.

Quand je vous dis, quand je vous douze : elle veut toujours ſavoir mieux que moi.

BABET.

N'allez-vous pas vous fâcher pour cela ?

Mme. BERTRAND.

Je ſuis la maîtreſſe de me fâcher ſi je veux, apparemment.

BABET.

Oui, voilà un beau plaiſir. Tenez, écoutez à préſent, entendez-vous ?

Mme. BERTRAND.

Non.

BABET.

Vous voyez bien que c'eſt le chien

du charron ; je l'entends ſouvent, j'en ſuis sûre.

Mme. BERTRAND.

Elle ſait toujours tout ; les autres ſont des bêtes, à l'entendre.

BABET.

Eſt-ce que je dis cela ?

Mme. BERTRAND.

Il vaudroit mieux. Ah ! voilà M. l'Abbé. Nous allons voir ſi j'ai raiſon ou tort.

SCENE XIII, & *derniere.*

L'ABBÉ, Mme. BERTRAND, BABET.

Mme. BERTRAND.

Ah! M. l'Abbé!...

L'ABBÉ.

Qu'eſt-ce que vous voulez, Mme. Bertrand?

Mme. BERTRAND.

C'eſt que nous croyions entendre hurler le chien de Dame Anne.

L'ABBÉ.

Eſt-ce qu'elle n'y eſt pas?

BABET.

Non, elle eſt ſortie; & elle nous a dit qu'elle ne reviendroit pas de ſi-tôt.

Mme. BERTRAND.

Mais, il y a long-tems. Ouvrez donc, que nous voyions si son chien y est.

L'ABBÉ, *fouillant dans sa poche.*

Bon, je n'ai pas ma clef à présent. Tout me contrarie aujourd'hui.

Mme. BERTRAND.

C'est bien malheureux ! Nous aurions sûrement trouvé le chien.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas le chien que je voudrois trouver. Comment faire ?

Mme. BERTRAND.

Si vous voulez quelque chose, M. l'Abbé...

L'ABBÉ.

Je voudrois dîner.

Mme. BERTRAND.

Vous n'avez pas dîné ?

L'ABBÉ.

Et non, vraiment.

Mme. BERTRAND.

Tu vois bien, Babet, qu'il n'eſt pas ſi tard que tu diſois.

L'ABBÉ.

Eh ! parbleu, ſi-fait, il eſt tard.

BABET.

Vous voyez bien auſſi que j'ai raiſon, ma mere.

Mme. BERTRAND.

Allons, tais-toi.

L'ABBÉ.

Il faut bien que je m'en aille. Ecoutez, Mme. Bertrand.

Mme BERTRAND.

Oui, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous direz à Dame Anne de mettre le gigot à la broche tout-à-l'heure.

Mme. BERTRAND.

Oui, M. l'Abbé.

BABET.

Mais elle ne reviendra pas de longtems.

Mme. BERTRAND.

Qu'eſt ce que cela fait ? Ecoutons M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Cela fait tout. Qu'elle me faſſe une ſoupe à l'oignon & une omelette, pendant que le gigot cuira.

Mme. BERTRAND.

Oui, M. l'Abbé.

BABET.

Elle ne reviendra pas avant ſept

heures ; car elle a dit qu'elle ne seroit de retour qu'à la nuit.

Mme. BERTRAND.

Veux-tu te taire ?

L'ABBÉ.

A sept heures ?

BABET.

Oui, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Il en sera plus de huit, quand tout cela sera fait.

BABET.

Au moins.

L'ABBÉ.

Allons, je m'en vais prendre une tasse de café au lait ; & j'irai à la comédie en attendant. Dites-lui bien de faire tout ce que je vous ai dit, entendez-vous ?

Mme. BERTRAND.

Oh ! oui, M. l'Abbé, nous n'y manquerons pas.

L'ABBÉ.

Adieu, Mme. Bertrand ; je vous ſerai bien obligé. (*Il s'en va*).

Mme. BERTRAND.

Monſieur, je ſuis bien votre ſervante. Tu es bien aiſe qu'il n'avoit pas ſa clef, à cauſe du chien ?

BABET.

Pour cela non ; car vous auriez vu qu'il n'y étoit pas.

Mme. BERTRAND.

Allons, allons, rentre travailler, & ne me raiſonne pas davantage. (*Elles rentrent toutes les deux*).

FIN.

IL BAT LES BUISSONS,

ET LES AUTRES

PRENNENT LES OISEAUX,

OU

LE BOUDOIR.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DE BOURVAL.

Mlle. DE St. EDME.

LE CHEVALIER DE GORVILLE.

SOPHIE, *Femme-de-Chambre de Mlle. de St. Edme.*

M. D'ORSANT, *Oncle du Chevalier de Gorville.*

La Scene eſt chez M. de Bourval, dans un Boudoir neuf, orné de glaces, de peintures agréables, de meubles précieux & à la mode.

LE BOUDOIR.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. DE BOURVAL, M. D'ORSANT.

M. DE BOURVAL, *entrant le premier.*

Entrez, & fermez la porte. Regardez un peu ceci. Que dites-vous de ce boudoir ?

M. D'ORSANT.

Je le trouve délicieux ; je n'ai rien vu comme cela.

M. DE BOURVAL.

Je n'ai pas voulu qu'il y manquât la moindre chose.

M. D'ORSANT.

Il y a une proportion, une élégance, un charme! & en même tems, malgré la richesse des ornemens, ils sont si bien distribués, avec tant de goût, que l'œil est aussi content qu'il est enchanté.

M. DE BOURVAL.

Vous en devinez bien l'auteur?

M. D'ORSANT.

C'est notre ami.

M DE BOURVAL.

Il n'y a que lui. Et les peintures?

M. D'ORSANT.

Ah, parbleu! cela n'est pas difficile; on reconnoît toujours le pere des graces & des amours: Tout est charmant &

M. DE BOURVAL.

Il faut voir cela en détail.

M. D'ORSANT.

Sans doute. Mais quelle folie pour un homme de votre âge, de faire faire un boudoir auſſi voluptueux !

M. DE BOURVAL.

Bien loin d'être une folie, quand vous ſaurez mon projet, vous ne manquerez ſûrement pas de l'approuver.

M. D'ORSANT.

Vous êtes riche, & vous avez raiſon de vous ſatisfaire ; ainſi je puis avoir tort.

M. DE BOURVAL.

Ce n'eſt pas cela ; écoutez-moi.

M. D'ORSANT.

Je le veux bien.

M. DE BOURVAL.

Vous ſavez que le pere de Mademoiſelle de St. Edme, en mourant, me chargea de marier ſa fille, quand elle ſeroit en âge. Il y a trois mois que je l'ai retirée du couvent dans ce deſſein, & qu'elle demeure ici.

M. D'ORSANT.

Oui.

M. DE BOURVAL.

Elle a peu de bien.

M. D'ORSANT.

Je crois vous deviner.

M. DE BOURVAL.

Eh bien, oui, j'ai envie de l'épouſer.

M. D'ORSANT.

Elle eſt bien jeune pour vous.

M. DE BOURVAL.

Je le ſais; mais ce n'eſt pas là ce qui me retient.

M. D'ORSANT.

Quoi donc ?

M DE BOURVAL.

Je crains qu'elle ne ſoit inſenſible ; à ſon âge, on n'eſt pas auſſi formée qu'elle l'eſt, ſans avoir plus de vivacité ; enfin, je veux la tirer de l'eſpèce d'indifférence où je la vois.

M. D'ORSANT.

Et comment ?

M. DE BOURVAL.

Je veux émouvoir ſon cœur, y faire éclore l'amour, & profiter de ſes premiers mouvemens, pour la déterminer en ma faveur. Si j'étois plus jeune, je n'aurois pas recours à ces moyens ; mais puiſque tout ce que vous voyez ici vous a charmé, il me ſemble qu'elle doit y perdre ſon inſenſibilité, & que, dans ce trouble, voyant ce que j'ai fait pour elle, ſa reconnoiſſance favoriſera le deſir que j'ai de l'épouſer.

M. D'ORSANT.

Mon ami, ce projet eſt plus adroit que délicat, & ſent l'homme qui a un peu vécu.

M. DE BOURVAL.

Je n'en diſconviens pas; mais

Ce n'eſt pas un crime, en aimant,
D'employer un peu d'art pour plaire.

M. D'ORSANT.

Je vous comprends bien; mais qui vous répondra que vous deviendrez l'objet de ſes penſées, de ſes deſirs?

M. DE BOURVAL.

Il me ſemble que je dois l'eſpérer, par cet eſſai de bonheur que je lui prépare, cette preuve des ſoins que j'aurai de prévenir tout ce qui pourra lui plaire.

M. D'ORSANT.

Il falloit donc ne faire peindre ici

que les amours de Jupiter, au lieu de ceux d'Apollon, d'Adonis, d'Endymion, de Mars : cela auroit mieux dirigé ſes penſées ſur vous.

M. DE BOURVAL.

Je n'aime point cette mauvaiſe plaiſanterie-là, je vous en avertis.

M. D'ORSANT.

Mais ne connoît-elle que vous d'hommes ?

M. DE BOURVAL.

Elle en connoît peu du moins ; & juſqu'à préſent n'ayant rien ſenti pour eux, elle ne les a vus qu'avec indifférence, comme ſes compagnes du couvent.

M. D'ORSANT.

Vous croyez que mon neveu le Chevalier, par exemple...

M. DE BOURVAL.

Votre neveu eſt un poliſſon.

M. D'ORSANT.

Enfin, je ne sais ce qui vous arrivera; mais si rien ne réussit de tout ce dont vous vous flattez, n'en soyez pas surpris.

M. DE BOURVAL.

Nous verrons.

M. D'ORSANT.

Je souhaite de tout mon cœur de me tromper. Quand ferez-vous cette épreuve?

M. DE BOURVAL.

A l'instant. Sophie est prévenue, & doit amener ici Mademoiselle de St. Edme, pendant que j'irai finir une affaire chez mon notaire, & faire préparer le contrat.

M. D'ORSANT.

Ce soir je pourrai donc vous féliciter?

M. DE BOURVAL.

Je l'eſpere.

M. D'ORSANT.

Allons, je viendrai vous revoir.

M. DE BOURVAL.

Vous me ferez grand plaiſir.

M. D'ORSANT.

Tenez, voilà Sophie, donnez-lui vos derniers ordres ; mais ſouvenez-vous...

M. DE BOURVAL.

Oui, oui, à tantôt.

SCENE II.

M. DE BOURVAL, SOPHIE.

M. DE BOURVAL.

Ah ça ! ma chere Sophie, tu te ſouviendras de tout ce que j'ai dit ?

SOPHIE.

Oui, Monſieur.

M. DE BOURVAL.

Lorſque Mademoiſelle de St. Edme entrera ici, obſerve l'impreſſion qu'elle recevra ; ſi c'eſt de la joie ou de la langueur ; ſi elle ſera touchée de mon attention ; ſi...

SOPHIE.

Eh ! Monſieur, vous m'avez déjà dit cela cent fois.

M.

M. DE BOURVAL.

Il eſt vrai que je te l'ai répété un peu ; mais c'eſt le deſir de la voir ſortir de cet engourdiſſement où elle paroît être, qui fait...

SOPHIE.

Je ſais vos raiſons, & je devine vos projets.

M. DE BOURVAL.

Je ſerois bien préſent à cette épreuve ; mais il faut qu'elle ſente librement ; qu'elle réfléchiſſe ſeule à ce qu'elle éprouvera : pour lors, je me préſenterai ; & s'il arrive qu'elle... Tu me vois tranſporté de cette idée !.. Je ſens !.. Allons, je ne finirois pas, & c'eſt d'autant reculer mon bonheur. Je vais terminer une affaire en attendant. Adieu : je reviendrai dès que je le pourrai ; mais je veux lui donner tout le tems de ſentir, de penſer, d'examiner...

SOPHIE.

Eh ! Monſieur, allez-vous-en.

M. DE BOURVAL.

Tu as raiſon ; c'eſt que... Adieu.

SCENE III.

SOPHIE, Le CHEVALIER.

SOPHIE.

Le voilà parti. Quels moyens les hommes emploient pour nous ſéduire !.. J'entends quelqu'un ; c'eſt M. le Chevalier.

Le CHEVALIER.

Oui, c'eſt moi, ma chere Sophie...

SOPHIE.

Sortons d'ici, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Pourquoi ? Je ne connoiſſois pas cette piece-ci.

SOPHIE.

Oui ; mais je n'y veux pas reſter avec vous.

LE CHEVALIER.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

SOPHIE.

Eh bien, dépêchez-vous donc

LE CHEVALIER.

Mon oncle vient de ſortir d'ici ; vous ſavez à quel point il m'aime. J'ai parlé hier de Mlle. de St. Edme devant lui avec tranſport, avec tout l'amour que je reſſens pour elle.

SOPHIE.

Vous l'aimez ?

LE CHEVALIER.

Ah ſûrement ! je l'adore, je... Mais laiſſez-moi donc achever. Mon oncle a paru rêver ; aujourd'hui ſa premiere ſortie a été pour venir ici : je l'y ai vu entrer de ma fenêtre ; s'il étoit venu propoſer à M. de Bourval de m'accorder Mlle. de St. Edme, & s'il y avoit conſenti, je mourrois de joie ! C'eſt ce que je veux ſavoir ; ils ont été renfermés ici long-tems, à ce qu'on m'a dit : j'ai vu ſortir mon oncle en riant : j'ai été prêt à lui ſauter au col ; mais je me ſuis retenu : je veux auparavant apprendre de vous ſi je ne me trompe pas.

SOPHIE.

Je ne ſais pas de quoi ces Meſſieurs ſe ſont entretenus ; mais je ne crois pas que le projet de M. de Bourval ſoit conforme à vos deſirs... Et Mlle. de St. Edme vous aime-t-elle ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! je l'ignore : je cherche en

vain dans ſes yeux quelque eſpoir ; ils ne me diſent rien.

SOPHIE.

Vous ne lui avez donc jamais parlé de votre amour ?

Le CHEVALIER.

J'en ai toujours eu le projet ; & la crainte de ne pas réuſſir, m'a fait préférer l'incertitude au deſir d'éclaircir mon ſort.

SOPHIE.

J'entends du bruit.

Le CHEVALIER.

C'eſt peut-être elle.

SOPHIE.

Oui, vraiment. Je ne veux pas que vous ſoyez ici enſemble.

SCENE IV.

SOPHIE, Mlle. De St. EDME, Le CHEVALIER.

Mlle. de St. EDME, *avant d'entrer.*

Sophie !

SOPHIE.

Mademoiſelle ?

Le CHEVALIER.

Que je la voie ſeulement.

SOPHIE.

Eh bien ! entrez dans cette garde-robe ; vous la verrez au travers des fleurs qui ſont peintes ſur la glace de la porte, & vous ne remuerez pas.

Le CHEVALIER.

J'y conſens. (*Il entre dans la garde-robe*).

Mlle. DE ST. EDME.

Sophie !

SOPHIE.

Mademoiſelle, par ici. (*Elle va à la porte*).

Mlle. DE ST. EDME, *paroiſſant.*

Je te cherche depuis... (*Toute troublée*). Ah ! (*Elle entre*).

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc ?

Mlle. DE ST. EDME.

Mais, Sophie, c'eſt que... c'eſt... charmant !

SOPHIE.

Oui, c'eſt fort joli.

Mlle. DE ST. EDME.

Fort joli.

SOPHIE.

Oui, c'eſt beau, ſi vous voulez; il y a bien de l'or.

Mlle. DE ST. EDME.

De l'or ? Ce n'eſt pas de l'or qui me plaît; ce ſont les fleurs, les odeurs, les peintures, les glaces. Combien on ſe voit de fois !

SOPHIE.

Ce n'eſt pas là ce qui vous y paroît le moins joli; dites là vérité.

Mlle. DE ST. EDME.

J'y paſſerois ma vie.

SOPHIE.

Toute ſeule ?

Mlle. DE ST. EDME.

Toute ſeule... Mais je crois qu'oui.

SOPHIE.

Et qu'y feriez-vous ?

Mlle. DE ST. EDME.

J'y penserois, & beaucoup.

SOPHIE.

Mais après avoir pensé ?

Mlle. DE ST. EDME.

J'y dessinerois, j'y lirois, j'y chanterois, j'y écrirois.

SOPHIE.

Vous y écririez ; & à qui ?

Mlle. DE ST. EDME.

Je ne le sais pas ; mais peut-être que je le saurois.

SOPHIE.

Vous ne vous ennuieriez jamais ?

Mlle. DE ST. EDME.

Non.

SOPHIE.

Mais je ne vois rien de gai dans tout cela, que le premier coup-d'œil.

Mlle. DE ST. EDME.

Tout y eſt raviſſant !

SOPHIE.

Mais quoi ? Examinez.

Mlle. DE ST. EDME.

Ces tableaux, par exemple ; la nature y eſt embellie ; on voudroit toujours qu'elle fût comme cela, toujours auſſi brillante. Ne trouves-tu pas que les figures ont quelque choſe de divin ?

SOPHIE.

Quel eſt le ſujet de ce tableau-ci ?

Mlle. DE ST. EDME.

C'eſt Vénus qui trouve Adonis endormi, & qui en devient amoureuſe.

SOPHIE, *ſouriant.*

Amoureuſe ?

Mlle. DE ST. EDME.

Oui, amoureuſe. Pourquoi ris-tu ?

SOPHIE.

Moi ? je ris... Ah, Mademoiſelle ! regardez Vénus ; elle vous reſſemble comme ſi c'étoit votre portrait : ne trouvez-vous pas ?

Mlle. DE ST. EDME, *avec diſtraction.*

Oui.

SOPHIE.

Mais vous ne la regardez pas. Eh bien ! répondez donc. Vous regardez Adonis.

Mlle. DE ST. EDME.

C'eſt vrai ; c'eſt que je trouve... Je n'oſerois jamais te le dire.

SOPHIE.

Bon ! allons, parlez, parlez.

Mlle. DE ST. EDME.

Je trouve qu'il reſſemble...

SOPHIE.

A qui ?

Mlle. DE ST. EDME.

Au chevalier de Gorville.

SOPHIE.

Oui ; c'eſt vrai.

Mlle. DE ST. EDME.

Je ne ſais pourquoi ; mais je ſuis fâché qu'il dorme. Si les yeux étoient ouverts...

SOPHIE.

Vous croyez qu'il vous regarderoit ?

Mlle. DE ST. EDME.

Mais...

SOPHIE.

Vous le voudriez ? Achevez.

Mlle. DE ST EDME, *ſoupirant, & ſe laiſſant aller ſur une ottomane.*

Ah !

Le CHEVALIER, *ſortant du cabinet, & ſe jettant aux genoux de Mlle. de St. Edme.*

Vos vœux ſont prévenus, Mademoiſelle. Je vous aime, je vous adore depuis que j'ai le bonheur de vous connoître, & c'eſt pour toute ma vie. Approuvez-vous l'amour que vous m'inſpirez ?.. Vous ne répondez point.

Mlle. DE ST. EDME.

Ah, Sophie ! je ne croyois pas ce boudoir ſi dangereux.

SOPHIE.

Ce n'eſt pas pour vous qu'il l'eſt le plus

Mlle. DE ST EDME.

Chevalier, vous m'avez ſurpris.

Le CHEVALIER.

Il eſt vrai ; mais me le pardonnez-vous ?

Mlle. DE ST. EDME.

A quoi me ſerviroit de vous aimer ?

Le CHEVALIER.

A faire mon bonheur. Je n'oſe dire le vôtre ; mais c'eſt tout ce que je peux jamais deſirer de plus vif.

Mlle. DE ST. EDME.

Je ne comprends pas pourquoi je vous vois aujourd'hui ſi différemment de ce que je vous avois vu juſqu'à préſent.

Le CHEVALIER.

C'eſt que vous doutiez de mon cœur, ſans doute ; vous ne me rendiez pas juſtice, vous ne vous la rendiez pas à vous-même.

Mlle. DE ST. EDME.

Levez-vous, Chevalier, je vous en prie.

LE CHEVALIER.

Consentez que je vous fasse demander par mon oncle à M. de Bourval.

Mlle. DE ST. EDME.

Eh bien ! je ne m'y oppose pas.

LE CHEVALIER.

Ah ! je mourrai de joie de l'excès de mon bonheur ! Oui, je jure à vos pieds de vous adorer toute ma vie. (*Il lui baise la main*).

SCENE V, *& derniere.*

Mlle. DE ST. EDME, M De BOURVAL, M. D'ORSANT, Le CHEVALIER.

M. DE BOURVAL, *bas à M. d'Orſant.*

Ne faites pas de bruit. Elles ſont encore ici. (*Il avance & s'écrie*). Ah! ciel, que vois-je! Que faites-vous-là, Mademoiſelle?

Mlle. DE ST. EDME.

J'eſſaie votre boudoir, Monſieur. Il eſt délicieux, & je vous ai la plus grande obligation.

M. DE BOURVAL, *interdit.*

Comment?...

Mlle. DE ST. EDME.

Oui, ſans lui je n'aurois peut-être jamais ſu que M. le Chevalier m'aimoit ; peut être même n'y aurois-je pas été auſſi ſenſible : c'eſt à vous que je devrai tout mon bonheur.

M. DE BOURVAL.

Sophie ? ...

SOPHIE.

Monſieur, elle eſt ſenſible, elle en convient, n'eſt-ce pas ce que vous en vouliez ſavoir ?

M. D'ORSANT, *à M. de Bourval.*

Mon ami, ce poliſſon-là eſt pl dangereux que vous ne le croyez.

Le CHEVALIER.

Ah ! mon oncle, vous m'aimez ! ..

M. D'ORSANT.

Je t'entends, & tu n'as pas beſoin de t'expliquer. (*A M. de Bourval*).

Allons, mon ami, imitez-moi. Je donne tout mon bien à mon neveu; accordez-lui Mlle. de St. Edme, vous remplirez entiérement les volontés de son pere.

M. DE BOURVAL, *bas à M. d'Orsant.*

Mais vous savez...

M. D'ORSANT.

C'étoient des desirs, & non pas de l'amour que vous aviez; & vous retrouverez aisément avec une autre ce que vous perdez avec elle.

M. DE BOURVAL (*bas*).

Paix donc.

M. D'ORSANT.

Cette épreuve étoit folle, je vous l'avois prédit.

M. DE BOURVAL.

J'en conviens à présent.

M. D'ORSANT.

Consentez de bonne grace.

M. DE BOURVAL.

Allons, ſoyez heureux, & j'en ſerai charmé.

Le CHEVALIER.

Ah, Monſieur! Ah, mon oncle! Ah, Mademoiſelle! (*Il les embraſſe tous*).

M. D'ORSANT, *ſouriant.*

Nous faiſons des heureux, mon ami; nous le devenons nous-mêmes, n'eſt-ce pas?

M. DE BOURVAL.

Oui, oui; mais mon ami eſt un grand fripon. (*Ils ſortent tous*).

FIN.

ON NE SAUROIT PENSER A TOUT, OU LE DISTRAIT.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

La COMTESSE DE BELLE-ROCHE.

Le MARQUIS DE MARIERE.

Le CHEVALIER DE St. LEGER.

VICTOIRE, *Femme-de-Chambre de la Comteſſe.*

Le BLOND, *Valet-de-Chambre de la Comteſſe.*

La Scene eſt chez la Comteſſe.

LE DISTRAIT.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le MARQUIS, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER *entre en ſuivant le Marquis qui ſe promene.*

Mais, Marquis, dites-moi donc pourquoi vous dites que vous voulez vous promener aux tuileries, & que vous me faites entrer ici ?

Le MARQUIS.

Eſt-ce que la promenade ne vous ſemble pas belle ?

Le CHEVALIER.

Comment, la promenade ?

Le MARQUIS.

Oui ; il eſt vrai qu'il n'y fait pas beaucoup d'air.

Le CHEVALIER.

Pourquoi de l'air ici ? Toutes les fenêtres ſont fermées.

Le MARQUIS.

Qu'eſt-ce que vous parlez de fenêtres dans un jardin ?

Le CHEVALIER.

Nous ſommes dans un jardin ?

Le MARQUIS.

Mais ... C'eſt que je croyois ... Bon ! (*Il regarde autour de lui*). Vous me diſtrayez auſſi.

Le

Le CHEVALIER.

Vous n'en avez pas beſoin, je vous aſſure; mais pourvu que vous m'écoutiez, ſoit ici, ſoit ailleurs, c'eſt égal.

Le MARQUIS.

Si vous avez à me parler, il faut le dire.

Le CHEVALIER.

Je vous l'ai déjà dit; vous m'avez répondu : eh bien! allons aux tuileries, nous cauſerons plus tranquillement.

Le MARQUIS.

C'eſt vrai; c'eſt que j'ai changé d'idée en chemin. Mais voyons à préſent; je ne perds pas de vue mon projet.

Le CHEVALIER.

Si vous avez un projet différent du mien, & qu'il ſoit meilleur, j'en profiterai avec grand plaiſir; ce ſera même une marque d'amitié de votre part;

à laquelle je ſerai on ne peut pas plus ſenſible. Voyons, je vous écoute.

LE MARQUIS.

Si vous le ſavez, il eſt inutile de vous le redire ; mais je ne vois pas de meilleur parti à prendre dans ce cas-là, que le mariage.

LE CHEVALIER.

Comment, le mariage ? au lieu d'une compagnie de cavalerie.

LE MARQUIS.

Je ne veux pas de compagnie de cavalerie.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais ſongez que je ſuis officier général.

Le CHEVALIER.

Ce n'eſt pas pour vous ; comment voulez-vous que j'imagine ? ...

Le MARQUIS.

Je le croyois.

Le CHEVALIER.

C'eſt pour moi.

Le MARQUIS.

Ah ! vous voulez avoir une compagnie de cavalerie ?

Le CHEVALIER.

Oui ; j'ai déjà eu l'honneur de vous en parler pluſieurs fois.

Le MARQUIS.

Oui, oui, je me rappelle.

Le CHEVALIER.

Si vous voulez me faire avoir la

promeſſe de la premiere qui viendra à vaquer, mon argent eſt tout prêt; mais il faut en parler ſans perdre de tems.

Le MARQUIS.

Je ne ſuis venu ici que pour cela.

Le CHEVALIER.

Réellement?

Le MARQUIS.

Oui; & ſi la comteſſe y conſent, ce ſera une affaire bientôt finie.

Le CHEVALIER.

Eſt-ce qu'elle connoît quelque capitaine qui veuille quitter?

Le MARQUIS.

Quoi quitter?

Le CHEVALIER.

Le ſervice.

Le MARQUIS.

Ah ! c'eſt que vous me parlez toujours de votre compagnie.

Le CHEVALIER.

Eh ! oui, vraiment.

Le MARQUIS.

C'eſt que je confondois.

Le CHEVALIER.

Vous me promettez donc de ſuivre cette affaire ?

Le MARQUIS.

Je vous en réponds.

Le CHEVALIER.

Il faut ſolliciter vivement.

Le MARQUIS.

Ne vous mettez pas en peine. Je ſais comme il faut s'y prendre vis-à-vis de

ces Meſſieurs. Je me ferai écrire partout ; il faut ſeulement que je ſache le nom de votre rapporteur, & j'irai moi-même...

Le CHEVALIER.

Mais je n'ai point de rapporteur ; que voulez vous donc dire ?

Le MARQUIS.

Si vous n'avez pas encore de rapporteur, il n'eſt pas tems de ſolliciter vos juges.

Le CHEVALIER.

Mes juges ! à propos de quoi ?

Le MARQUIS.

Pour votre procès.

Le CHEVALIER.

Mais je n'ai point de procès.

Le MARQUIS.

Comment ? ne m'avez-vous pas dit

que vous voudriez que votre procès fût jugé avant votre départ pour la campagne ?

Le CHEVALIER.

Eh ! non ; je vous ai toujours parlé d'une compagnie de cavalerie que je veux avoir.

Le MARQUIS.

Ah ! oui, c'eſt vrai. Campagne, compagnie ; c'eſt apparemment parce que ces deux mots ſe reſſemblent, que j'ai brouillé tout cela.

Le CHEVALIER.

Oui ; car je ne vous ai point parlé de procès.

Le MARQUIS.

Vous avez raiſon ; c'eſt la comteſſe qui en a un, & que je me ſuis chargé de ſuivre. C'eſt une femme charmante !

Le CHEVALIER.

Je la connois.

LE MARQUIS.

Eh bien ! que dites-vous de cette affaire-là ? Ne fais-je pas bien ?

LE CHEVALIER.

Quelle affaire ?

LE MARQUIS.

Eſt-ce que je ne vous ai pas dit que je l'épouſois ?

LE CHEVALIER.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

Cela me donne beaucoup d'affaires, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Et quand ſera-ce ?

LE MARQUIS.

Mais je ne ſais pas encore ; car voilà pluſieurs fois que je viens ici

pour lui en parler, & je ne sais comment cela se fait, je l'oublie toujours; mais cette fois-ci, j'ai mis un papier dans ma boîte pour m'en souvenir.

Le CHEVALIER.

Cela fait un mariage bien avancé.

Le MARQUIS.

Je ne sais pas si elle y consentira; car il est difficile de la fixer long-tems sur le même objet. Quand vous lui parlez, elle semble vous écouter, & elle est à cent lieues de-là.

Le CHEVALIER.

Elle est peut-être distraite?

Le MARQUIS.

Oui, elle est distraite. C'est insupportable cela.

Le CHEVALIER.

Oh! je vous en réponds.

LE MARQUIS.

Elle eſt, comme le vicomte de Montfort, qui a marié ſa fille le mois paſſé; eh bien ! je n'aime pas ce mariage-là. Je les ai vus à l'opéra, c'eſt le plus pauvre opéra ; il finit de bonne heure, on peut ſe promener ; mais pour cela, il n'y a que la campagne. Vous voyez bien que je ne me trompe pas de mot cette fois-ci, & que je ne dis pas compagnie pour campagne

LE CHEVALIER.

Non, non ; mais j'attendrai que votre mariage ſoit fait, pour penſer à mon affaire.

LE MARQUIS.

Oui, vous ferez bien, parce que ce mariage, le procès de la comteſſe, tout cela m'occupe beaucoup ; on a mille lettres à répondre ; elle veut que je liſe un roman nouveau : tout cela ne peut pas s'accorder enſemble, vous en conviendrez bien.

Le CHEVALIER.

Sûrement. Je vous laiſſe.

Le MARQUIS.

Pourquoi ? Nous irions à l'opéra enſemble.

Le CHEVALIER.

Mais vous oubliez votre mariage.

Le MARQUIS.

Oui, c'eſt vrai ; cette diable d'affaire-là me tourne la tête ; je n'y penſe jamais... Je ne vous reconduis pas.

Le CHEVALIER, *s'en allant.*

Eh ! non, non. Vous vous moquez de moi.

SCENE II.

Le MARQUIS, Le BLOND.

Le MARQUIS.

Hola ! ho ! quelqu'un !

Le BLOND.

Qu'eſt-ce que veut M. le Marquis ?

Le MARQUIS.

Allons, donne-moi ma robe-de-chambre & mes pantoufles ; je veux me lever.

Le BLOND.

Vous badinez, M. le Marquis.

Le MARQUIS.

Ah !... oui, oui.

Le BLOND.

On a dit à Mme. la Comteſſe que vous étiez ici, & elle va venir.

Le MARQUIS.

Pourquoi cela ? Je m'en vais faire mettre mes chevaux, & j'irai chez elle.

Le BLOND.

Mais, Monſieur, vous y êtes chez elle.

Le MARQUIS.

Tu as raiſon; c'eſt que je penſois...

Le BLOND.

Monſieur, voilà Madame.

SCENE III.

La COMTESSE, Le MARQUIS, VICTOIRE, Le BLOND.

La COMTESSE.

Le Blond, dites à Victoire de venir.

Le BLOND.

La voilà, Madame.

La COMTESSE.

C'eſt bon. M. le Marquis, je ſuis enchantée de vous voir. Vous avez été hier de la diſtraction la plus divertiſſante du monde; je vous aime à la folie comme cela.

Le MARQUIS.

Ce n'eſt pas là le moyen de m'en corriger, Madame; au contraire. Ce-

pendant, comme on dit ſouvent, les contraires ſe rapprochent quelquefois.

La COMTESSE.

Mademoiſelle, je veux abſolument avoir ma robe.

VICTOIRE.

Oui, Madame.

La COMTESSE.

Donnez-moi du rouge. (*Elle s'aſſied à ſa toilette*). Aſſeyez-vous donc, Marquis.

Le MARQUIS.

Mais vous ne m'écoutez pas, Madame.

La COMTESSE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Ne parlez-vous pas des contraires?

Le MARQUIS.

Des contraires?

La COMTESSE.

Oui, vous avez dit quelque chose des contraires.

Le MARQUIS.

Des contraires ? N'est-ce pas des contrats, plutôt ?

La COMTESSE.

Cela peut bien être.

Le MARQUIS.

Vraiment, c'est que cela est vrai ; je ne l'oublierai pas cette fois-ci.

La COMTESSE.

Le Blond !

Le BLOND.

Madame ?

La COMTESSE.

Je ne sais plus ce que je voulois dire, avec vos contrats.

Le MARQUIS.

Ah ! je vous le dirai, moi, quand vous voudrez m'entendre.

La COMTESSE.

Je vous entends toujours avec plaiſir.

Le MARQUIS.

Aurez-vous du monde aujourd'hui ?

La COMTESSE.

Non, ſi vous voulez ; c'eſt même ce que je voulois dire. Le Blond, qu'on ne laiſſe entrer perſonne.

VICTOIRE.

Je m'en vais le dire, Madame.

Le MARQUIS.

Je vous ſuis obligé, parce que j'ai à vous parler très-ſérieuſement.

La COMTESSE, *à le Blond.*

Ma belle-sœur pourtant.

VICTOIRE.

Oui, Madame.

La COMTESSE.

Elle raffole de vous, Marquis.

Le MARQUIS.

Moi, je la trouve charmante! Il y a des femmes comme cela, qui vous séduisent dès le premier moment qu'on les voit.

La COMTESSE.

Victoire, dites à le Blond qu'on laisse entrer aussi le Baron.

VICTOIRE.

Est-ce là tout?

Le MARQUIS.

Ah, Madame! le vicomte aussi, je vous en prie.

La COMTESSE.

Le vicomte ? Eh bien ! oui, le Vicomte ; je le veux bien.

VICTOIRE.

Je m'en vais le dire.

La COMTESSE.

Attendez. La liſte d'hier.

VICTOIRE.

Mais Madame a laiſſé entrer tout le monde.

La COMTESSE.

Vous le croyez ?

VICTOIRE.

J'en ſuis ſûre.

La COMTESSE.

Eh bien ! en ce cas-là, tout le monde.

VICTOIRE.

Madame aura-t-elle beſoin de moi ?

LA COMTESSE.

Non, non; cependant ne vous éloignez pas.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vous aimez beaucoup le monde ; Madame.

LA COMTESSE.

Sans doute ; je ne connois que cela. Vous ſavez comme mon mari m'a rendue malheureuſe pendant trois ans qu'il m'a tenue renfermée avec lui dans une de ſes terres.

Le MARQUIS.

Dans une de ſes terres ?

La COMTESSE.

Oui vraiment ; être trois ans, même pendant l'hiver, à la campagne !

Le MARQUIS.

A la campagne ?

La COMTESSE.

Oui.

Le MARQUIS.

Cela me fait ſouvenir d'une compagnie de cavalerie que le chevalier de Saint-Léger veut avoir.

La COMTESSE.

Eſt-ce qu'il eſt à Paris le Chevalier ?

Le MARQUIS.

Oui ; Madame : il eſt arrivé avant-

hier, le jour de ce grand orage; c'eſt là ce qui a dérangé le tems, ſûrement.

La COMTESSE.

J'en ſuis bien fâchée; car il ne peut pas y avoir de tuileries aujourdhui, & je les aime beaucoup.

Le MARQUIS.

Aimez-vous auſſi les truites, Madame?

La COMTESSE.

Comment, les truites?

Le MARQUIS.

Oui, j'en ai mangé à Geneve; c'eſt excellent.

La COMTESSE, *riant.*

Ah! ah! ah! Marquis, vous êtes délicieux.

Le MARQUIS.

Oui, c'eſt délicieux; c'eſt ce que je

diſois. Il vous a bien fait rire hier, n'eſt-ce pas ?

La COMTESSE

Comment ? qui ?

Le MARQUIS.

Le vicomte ; n'eſt-ce pas de lui que vous me parliez ?

La COMTESSE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! A merveilles.

Le MARQUIS.

Je le croyois. Je me trompe quelquefois ; & c'eſt inſupportable.

La COMTESSE, *riant.*

Non, non ; je vous trouve charmant comme cela. Ah ! je n'en puis plus. (*Elle cherche quelque choſe*).

Le MARQUIS.

Qu'eſt-ce que vous voulez ? Du tabac ? J'en ai de bon.

La COMTESSE.

Oui, donnez.

Le MARQUIS, *donnant du tabac.*

Ah, j'oublioís bien !

La COMTESSE.

Quoi ?

Le MARQUIS.

Vous voyez ce papier-la ; devinez.

La COMTESSE.

Je ne ſais pas deviner ; dites-moi tout de ſuite.

Le MARQUIS.

C'eſt que ſi vous voulez vous remarier....

La COMTESSE, *cherchant ſur ſa toilette.*

Eh bien ! avec qui ?

Le

Le MARQUIS.

Qu'eſt-ce que vous cherchez encore ?

La COMTESSE, *cherchant.*

Parlez, parlez toujours.

Le MARQUIS.

Vous ſeriez la plus heureuſe femme du monde avec moi.

La COMTESSE, *cherchant toujours.*

Avec vous ?

Le MARQUIS.

Oh ! ſûrement.

La COMTESSE, *cherchant.*

Je ne le trouve pas ; c'eſt inconcevable !

Le MARQUIS.

Qu'eſt-ce que vous cherchez donc là ?

La COMTESSE.

Un papier que j'avois tout-à-l'heure ;

Le MARQUIS.

Eſt-ce une choſe de conſéquence ?

La COMTESSE.

Oui, & non. C'eſt une chanſon.

Le MARQUIS.

J'en ai un recueil ; ſi vous voulez, je vous le prêterai : il eſt très-complet depuis 1650.

La COMTESSE.

C'eſt une chanſon nouvelle.

Le MARQUIS.

Il y en a beaucoup.

La COMTESSE.

Des chanſons nouvelles ?

Le MARQUIS.

Oui, pour ce temps-là.

La COMTESSE, *riant.*

De 1650. Ah ! ah ! ah ! ah ! Vous êtes toujours le même !

Le MARQUIS.

Oui, je ſuis conſtant ; cela ne réuſſit pas toujours, comme vous ſavez, avec les femmes.

La COMTESSE.

Eſt-ce que vous avez à vous plaindre des femmes, vous, Marquis ?

Le MARQUIS.

Pourquoi pas ? A propos de conſtance, vous ſouvenez-vous de cet air-là, que chante un berger dans cet opéra qu'on nous a donné ....

La COMTESSE.

Silvie ?

Le MARQUIS.

Oui, Silvie ? (*Il chante*).

J'aimerois mieux cent fois perdre tous
mes plaiſirs,
Que de ſes payer de vos larmes.

La COMTESSE.

Vous chantez à ravir !

SCENE V, *& derniere.*

La COMTESSE, Le MARQUIS, Le BLOND.

Le BLOND.

Madame, vos chevaux ſont mis.

La COMTESSE.

C'eſt bon.

Le MARQUIS.

Eſt-ce que vous allez ſortir ?

La COMTESSE.

Oui, je m'en vais à la comédie Italienne.

Le MARQUIS.

Je ne veux pas vous retenir plus longtems.

La COMTESSE.

Ne venez-vous pas avez moi ?

Le MARQUIS.

Non, je ne ſortirai pas aujourd'hui ; j'attends quelqu'un à qui j'ai à parler d'affaires.

La COMTESSE.

Ici ?

Le MARQUIS.

Oui. Eh ! à propos, c'eſt à vous.

La COMTESSE.

A moi ?

Le MARQUIS.

Oui ; mais ne vous l'ai-je pas dit donc ?

La COMTESSE.

Quoi ?

Le MARQUIS.

Que j'avois la plus grande envie de vous épouſer.

La COMTESSE.

Je ne ſais pas. Quand ?

Le MARQUIS.

Aujourd'hui. Je ne ſuis venu ici que pour cela.

La COMTESSE.

Je ne m'en ſouviens pas.

Le MARQUIS.

Mais à quoi donc penſez-vous ? Il me ſemble pourtant....

La COMTESSE.

Dites.

Le MARQUIS.

Que je vous ai chanté un air de Silvie.

La COMTESSE.

Venez, venez à la comédie; vous en apprendrez d'autres.

Le MARQUIS.

C'eſt vrai cela; car j'aime la muſique, & je retiens tous les airs.

La COMTESSE.

Le Blond, cherchez une chanſon qui étoit ſur ma toilette.

Le BLOND.

Oui, Madame.

La COMTESSE, *au Marquis qui s'en va par une autre porte que celle par où l'on ſort.*

Où allez-vous donc, Marquis?

Le MARQUIS.

Ah ! c'eſt que je croyois être chez moi ; & j'allois.... Je vous demande bien pardon.

La COMTESSE.

Allons, allons-nous-en.

FIN.

ABONDANCE DE BIENS
NE NUIT PAS,
OU
LE MARI ABSENT.
PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

LE BAILLI.

GROS-JEAN, *Payſan.*

CATHERINE, *Femme de Gros-Jean.*

La Scene eſt ſur la place du Village.

LE MARI ABSENT.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le BAILLI, CATHERINE, *pleurant.*

CATHERINE.

Oui, M. le Bailli, mon mari arrive aujourd'hui.

LE BAILLI.

Ne pleurez pas, mon enfant; il y a remede à tout.

CATHERINE.

Mais voilà le jour bien avancé: il

n'y a guere de tems pour y penſer ; ſi vous m'abandonnez, M. le Bailli, je ſuis une femme perdue !

LE BAILLI.

Vous abandonner, ma chere amie ! Pouvez-vous l'imaginer ſeulement ?

CATHERINE.

Il eſt vrai que ce ſeroit bien mal à vous, après l'embarras où vous m'avez miſe.

LE BAILLI.

Je vous aime toujours, & je ſuis plus occupé que vous, de vous tirer d'affaire.

CATHERINE.

Si je n'avois pas eu d'enfant encore pendant le voyage de mon mari, le reſte ne ſeroit rien Pourquoi s'en va-t-il, au bout du compte ?

LE BAILLI.

Sans doute. Mais j'arrangerai cela ; ſoyez tranquille.

CATHERINE.

Je ne pourrois pas cacher les enfans. Tout le village ſait ce qui eſt arrivé; & puis ils ſont à lui, à ce que vous dites, malgré...

Le BAILLI.

Oui, la loi eſt conforme. Je vous dirois bien cela en latin... mais...

CATHERINE.

Je ne l'entendrois pas. Ne nous amuſons pas à cela.

Le BAILLI.

Ecoutez, il me vient une idée. Vous croyez que votre mari va arriver, n'eſt-ce pas?

CATHERINE.

Oui, M. le Bailli, j'en ſuis même toute troublée quand j'y penſe.

LE BAILLI.

Il ne faut point être troublée. Il faut vous en aller chez vous, & y demeurer tranquille. Moi, je reſterai ici à l'attendre; je parlerai à Gros-Jean. Sans nous entendre, vous verrez bien la mine qu'il fera. Je puis vous aſſurer qu'il ne ſera pas mécontent.

CATHERINE.

Vous le croyez?

LE BAILLI.

J'en ſuis ſûr. Il n'aime pas mal l'argent?

CATHERINE.

Ah! beaucoup, & c'eſt là ce qui lui a fait faire ſon voyage.

LE BAILLI.

Quand je me tournerai du côté de votre maiſon, vous viendrez nous trouver avec vos deux enfans: vous en cacherez un d'abord; & ſelon ce

que nous dirons, vous montrerez l'autre.

CATHERINE.

Et qu'eſt-ce que vous direz, M. le Bailli ?

Le BAILLI.

Il eſt inutile à préſent que vous le ſachiez.

CATHERINE.

Mais pourquoi ? Je n'en dirai rien.

Le BAILLI.

Ah ! ne voilà-t-il pas la curioſité qui vous prend !

CATHERINE.

Non, non, M. le Bailli ; c'eſt que je voudrions ſeulement ſavoir...

Le BAILLI.

Allez-vous-en plutôt que plus tard : il ne faut pas que votre mari nous trouve enſemble.

CATHERINE.

Ah! je le vois tout là-bas.

Le BAILLI.

Vous voyez bien, éloignez-vous.

CATHERINE.

Oh! il ne regarde pas de ce côté-ci. Adieu, adieu, M. le Bailli.

SCENE II.

Le BAILLI.

Cette petite femme-là eſt charmante! Quand il m'en coûteroit quelqu'argent; c'eſt tout ſimple: & puis on promet... D'ailleurs, il peut arriver quelque malheur, qui me procurera de quoi tout payer. Nous ſommes au public; c'eſt au public à faire les frais de nos folies, puiſque nous travaillons à punir & à réparer les fautes. Comme la cir-

conſtance donne de l'eſprit. Voilà une penſée qui ne m'étoit pas encore venue ; je la mettrai bien à profit à l'avenir. Mais Gros-Jean s'approche : voyons ſi nous réuſſirons à le perſuader.

SCENE III.

Le BAILLI, GROS-JEAN.

Le BAILLI.

Eh bien ! Gros-Jean, vous voilà donc enfin de retour ?

GROS-JEAN.

Oui, M. le Bailli, à vot ſarvice ; comment vous en va ?

Le BAILLI.

Fort bien, Gros-Jean, fort bien. Votre voyage vous a-t-il valu bien de l'argent ?

GROS-JEAN.

Il devoit m'en valoir; mais j'ai mangé tout ce que j'avois porté; encore bien heureux d'en avoir eu assez.

Le BAILLI.

Et comment cela? Votre oncle avoit des vignes, à ce que vous m'aviez dit.

GROS-JEAN.

Oui, mais la justice a tout vendangé; c'est comme la grêle, M. le Bailli: c'est même encore pire; car tous les frais ont fauché le reste; & personne n'a eu rien, que deux ou trois créanciers, qui disent encore qu'on leur a pris les trois quarts de ce qu'ils devoient avoir.

Le BAILLI.

Cela arrive quelquefois comme cela.

GROS-JEAN.

Tout le monde mourroit à présent,

que je ne voudrois pas me baiſſer pour avoir un héritage.

LE BAILLI.

Vous avez raiſon.

GROS-JEAN.

Ne parlons plus de cela, M. le Bailli. Quelle nouvelle y a-t-il ici? Comment ſe porte ma femme?

LE BAILLI.

Votre femme ſe porte très-bien; mais il y a bien des nouvelles depuis votre départ.

GROS-JEAN.

Comment donc? & ſont-elles bonnes du moins?

LE BAILLI.

Oui, elles ne ſont pas mauvaiſes.

GROS-JEAN.

Eh! pardi, M. le Bailli, comptez-moi donc un peu ça.

Le Bailli.

Vous ſavez, quand vous êtes parti, que nous avions un nouveau ſeigneur qui venoit d'acheter cette terre-ci?

Gros-Jean.

Oui, vraiment, & je n'étions pas fâchés d'être délivrés de l'autre. Celui-ci eſt-il meilleur?

Le Bailli.

Je vous en réponds; c'eſt un homme qui aime à faire le bien du payſan.

Gros-Jean.

Voilà un brave homme pardi, c'tilà!

Le Bailli.

Mais il veut qu'on travaille. Il prétend que ce village ſera très-riche dans quatre ans, ſi on veut faire ce qu'il dira.

Gros-Jean.

Et pourquoi pas? D'abord qu'on

veut notre bien, M. le Bailli, c'eſt raiſonnable.

LE BAILLI.

Il dit auſſi qu'il veut prouver que plus on a d'enfans, & plus on eſt riche.

GROS-JEAN.

Oui, tant vaut l'homme, tant vaut la terre. Mais il faut pouvoir les élever, ces enfans; ils ne travaillent pas en venant au monde.

LE BAILLI.

Il ſait bien cela; & pour qu'il y ait beaucoup d'enfans dans ſon village, & qui ſe portent bien, voici ce qu'il a imaginé.

GROS-JEAN.

Voyons, voyons; j'aimons déjà ce ſeigneur-là, moi, M. le Bailli.

LE BAILLI.

Ecoutez bien.

GROS-JEAN.

Oh ! par la mordié, je n'en pardrons pas un mot, voyez-vous.

Le BAILLI.

Chaque enfant qui viendra au monde pendant dix ans, il donnera au pere cent écus.

GROS-JEAN.

Cent écus ! Et quand cela commencera-t-il ?

Le BAILLI.

Oh ! il y a déjà plus d'un an de paſſé.

GROS-JEAN.

Plus d'un an ! Je ſuis bien malheureux de m'être en allé, j'aurions déjà gagné cent écus au moins.

Le BAILLI.

Mais, depuis votre départ, votre femme eſt accouchée.

GROS-JEAN.

Ma femme eſt accouchée, M. le Bailli ? Mais il y a dix-huit mois & quand je ſuis parti, elle n'étoit pas groſſe.

Le BAILLI.

Il faut donc le dire au ſeigneur ; car il veut que les enfans ſoient réellement du mari.

GROS-JEAN.

Gardez-vous-en bien, M. le Bailli. Je ne ſais ce que je dis. Oh ! ſûrement, je me rappelle...

Le BAILLI.

Prenez-y garde.

GROS-JEAN.

J'aurai donc les cent écus ?

Le BAILLI.

Oui, par enfant.

GROS-JEAN.

Pardi, ce n'eſt pas tout perdre; mais, c'eſt un ſeigneur d'or ! Que je ſuis fâché de m'être en allé !

Le BAILLI.

Tenez, voilà votre femme. Vous lui avez grande obligation de cet argent-là.

GROS-JEAN.

Ah ! pardi, je vous en réponds. Je vois bien que ſans elle je ne les aurois jamais eus.

SCENE

SCENE IV, *& derniere.*

Le BAILLI, CATHERINE, *montrant un Enfant qu'elle porte.*

GROS-JEAN.

Eh ! dis donc, femme, eſt-ce un fieu ou une fille, que j'ons pour ces cent écus ?

CATHERINE.

C'eſt tous les deux, Gros-Jean.

GROS-JEAN, *avec joie.*

Quoi, j'ons deux enfans ?

CATHERINE.

Oui, vraiment, mon ami.

GROS-JEAN.

Ah ! pargué, femme, c'eſt un trè-

sor ! Quoi, M. le Bailli, j'aurai six cens francs ?

LE BAILLI.

Oui, tu peux y compter.

GROS-JEAN.

Voilà une brave femme, M. le Bailli !

LE BAILLI, *à Catherine.*

Cela va bien.

CATHERINE, *au Bailli.*

Oh ! je vais le rendre encore plus content.

LE BAILLI, *à Catherine.*

Prenez garde à ce que vous direz.

CATHERINE.

Ah ! Gros-Jean ! nous aurons plus de six cens francs.

GROS-JEAN.

Comment donc ?

CATHERINE.

Ces deux enfans-là ſont venus enſemble, vois-tu.

GROS-JEAN.

Oui ?

CATHERINE.

Eh bien ! je ſuis groſſe encore, je vas en avoir auſſi deux, cela fera douze cens francs.

GROS-JEAN, *avec joie.*

Pardi, t'as raiſon.

Le BAILLI (*à part*).

Cette femme-là me ruinera. (*A Catherine*). Mais vous n'êtes pas groſſe ?

CATHERINE.

Cela ne fait rien, je le deviendrai.

GROS-JEAN.

Qu'eſt-ce que t'as, dis donc, femme ? Mais quel bonheur, M. le Bailli !

Le BAILLI.

Oui, cela eſt très-heureux.

GROS-JEAN.

Mais ſi cela va comme cela tous les ans ; v'là que j'aurons ſix cens francs de rente.

Le BAILLI.

Je vous le diſois bien. Votre femme vous enrichira.

GROS-JEAN.

Pardi, c'eſt bien vrai. Je croyois d'abord devoir te gronder...

Le BAILLI, *à Gros-Jean.*

Qu'eſt-ce que vous allez dire ?

GROS-JEAN.

Oh ! rien, rien, M. le Bailli ; je nous obſerverons.

CATHERINE.

Pourquoi donc vouloir me gronder, mon ami ?

GROS-JEAN.

Oh ! je dis gronder ; ce n'eſt pas gronder, à moins que ce ſoit te gronder de ce que tu n'étois pas venue avec moi.

CATHERINE.

J'aurois été bien aiſe d'y aller.

GROS-JEAN.

Eh pardi non, j'en aurions été bien fâché.

CATHERINE.

Comment, c'eſt bien vrai ?

GROS-JEAN.

Sans doute ; ne faut-il pas que les

enfans ſoient faits ici, Monſieur le Bailli ?

M. Le Bailli.

Sûrement.

Gros-Jean.

Allons, allons, c'eſt bon. As-tu préparé à ſouper ?

Catherine.

Oui, mon ami.

Gros-Jean.

Eh bien ! allons boire à la ſanté d'un ſi bon ſeigneur. M. le Bailli, en voudriez-vous prendre votre part ?

Le Bailli.

Pourquoi pas ? J'aime les braves gens, les honnêtes gens.

Gros-Jean.

Allons, venez donc ; car je vous aimons bien auſſi nous ; n'eſt-ce pas, Catherine ?

CATHERINE.

Oh ! pour cela, oui ; & ce ſera toujours tout de même.

GROS-JEAN.

Tu as raiſon, femme. Allons, allons ſouper, je parlerons un peu de cela à la table.

FIN.

A L'IMPOSSIBLE

NUL N'EST TENU;

OU

LE CHANTEUR ITALIEN.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DE St. HYGIN.

Mlle. DE St. HYGIN, *Fille de M. de Saint-Hygin.*

M. DELAMARRE.

M. OCTAVINI, *Muſicien Italien.*

Un LAQUAIS.

La Scene eſt chez M. de Saint-Hygin.

LE

CHANTEUR ITALIEN.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. De St. HYGIN, M. DELAMARRE.

M. De St. HYGIN.

Paſſons ici, M. Delamarre. Puiſque vous avez à me parler, nous y ſerons mieux que dans le ſallon, qu'on va arranger pour le concert.

M. DELAMARRE.

Vous avez concert aujourd'hui ?

M. De St. HYGIN.

Oui, ma fille aime beaucoup la muſique, & je ne ſuis pas fâché de lui donner quelquefois cet amuſement-là.

M. DELAMARRE.

C'eſt très-bien fait. C'eſt d'elle que j'ai à vous parler.

M. De St. HYGIN.

Voyons, aſſeyez-vous.

M. DELAMARRE.

N'avez-vous pas envie de la marier ?

M. De St. HYGIN.

Oui, ſi je trouve un bon parti.

M. DELAMARRE.

Je crois avoir votre affaire.

M. De St. HYGIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. DELAMARRE.

C'eſt un banquier Vénitien, fort riche qui veut s'établir à Paris.

M. De St. HYGIN.

Et combien croyez-vous qu'il ait?

M. DELAMARRE.

Un de mes amis qui me l'a adreſſé, qui connoît ſon bien & ce que lui vaut ſa banque, répond qu'il a quarante à cinquante mille livres de rente.

M. De St. HYGIN.

Diable! ce ſeroit une fort bonne affaire. Ma fille a du bien; mais ici je ne trouverois jamais un pareil parti. Comment ſe nomme-t-il?

M. DELAMARRE.

Monſieur, Monſieur.... C'eſt un diable de nom en *i*, dont je ne me ſouviens jamais; cela ne fait rien: il eſt aſſez jeune, & pas trop mal fait.

M. De St. HYGIN.

Je crois qu'il ne faut pas manquer ce parti-là.

M. DELAMARRE.

Je penſe comme vous ; mais comme il connoît peu de monde à Paris, il n'y a rien à craindre.

M. De St. HYGIN.

Il y connoît au moins ſes correſpondans ; & ces gens-là, qui ſont au fait de ſes facultés, peuvent avoir des filles à marier : ainſi il ne faut pas perdre de tems.

M. DELAMARRE.

Voulez-vous que je vous l'amene aujourd'hui ?

M. De St. HYGIN.

Pourquoi pas ? Il doit aimer la muſique, & le concert eſt juſtement une occaſion.

M. DELAMARRE.

C'eſt très-bien dit; mais c'eſt que j'ai affaire, & je ne ſais pas à quelle heure je pourrai revenir.

M. De St. HYGIN.

Eh! paſſez chez lui; & s'il y eſt, envoyez-le-moi.

M. DELAMARRE.

Oui, vous avez raiſon. Je ne perds pas un inſtant.

M. De St. HYGIN.

Je ne vous remercie pas encore.

M. DELAMARRE.

Vous vous moquez de moi.

M. De St. HYGIN.

Revenez le plus tôt que vous pourrez.

M. DELAMARRE.

Je ne ſerai peut-être pas long-tems.

M. De St. HYGIN.

Allons, tant mieux ; adieu, mon ami, au revoir.

SCENE II.

M. De St. HYGIN, Mlle. De St. HYGIN.

Mlle. De St. HYGIN.

Eh bien ! papa, il n'y a pas encore un violon d'arrivé ; il n'y a que les baſſes. Concevez-vous que ces Meſſieurs ſe faſſent attendre aujourd'hui encore comme la derniere fois ?

M. De St. HYGIN.

Ils viendront, ils viendront.

Mlle. De St. HYGIN.

Cela eſt impatientant !

M. De St. HYGIN.

Laiſſons cela un moment.

Mlle. De St. HYGIN.

Permettez que j'aille voir encore.

M. De St. HYGIN.

Non : j'ai quelque choſe à te dire en attendant. Tu aimes la muſique Italienne ?

Mlle. De St. HYGIN.

Sûrement ; d'abord je ne connois que celle-là.

M. De St. HYGIN.

Moi, je ne l'aime pas trop ; mais cela ne fait rien.

Mlle. De St. HYGIN.

Je vous réponds que vous finirez par ne vouloir pas en entendre d'autre.

M. De St. HYGIN.

Cela ſe pourra ; mais revenons à notre affaire. Serois-tu fâchée d'épouſer un Vénitien fort riche ? Parle-moi naturellement.

Mlle. De St. HYGIN.

Un Vénitien ?

M. De St. HYGIN.

Oui, c'eſt un homme aſſez jeune, un banquier.

Mlle. De St. HYGIN.

Et faudra-t-il aller à Veniſe ?

M. De St. HYGIN.

Non ; il vient s'établir à Paris.

Mlle. De St. HYGIN.

Pouvu que je ne m'éloigne pas de vous, papa, tout ce que vous ferez me conviendra très-fort.

M. De St. HYGIN.

Cela ſera décidé dès aujourd'hui ; c'eſt M. Delamarre qui m'a fait cette propoſition, & ce banquier va peut-être venir ici dans le moment, même tout ſeul. Tu le verras. On prétend qu'il a de quarante à cinquante mille livres de rente ; il n'y a pas à héſiter.

Mlle. De St. HYGIN.

Sans doute, d'abord que cela eſt ſûr.

M. De St. HYGIN.

Oh ! très-ſûr. Un de ſes correſpondans l'a aſſuré à M. Delamarre.

Mlle. De St. HYGIN.

J'entends quelqu'un ; c'eſt peut-être lui.

SCÈNE III.

M. De ST. HYGIN, Mlle. De ST. HYGIN, M. OCTAVINI, Un LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Mr. Octavini.

M. De St. HYGIN, *allant à lui.*

C'eſt lui-même... Monſieur, donnez-vous la peine d'entrer.

M. OCTAVINI, *avec une voix claire.*

Monſieur eſt M. de St. Hygin?

M. De St. HYGIN.

Oui, Monſieur; & voilà ma fille, qui ſera charmée de faire connoiſſance avec vous. (*Elle fait la révérence*).

M. OCTAVINI.

Mademoiſelle, je ſuis votre ſerviteur. Je ſuis pas encore bien au fait de la langage de ſte pays, mais j'ai purtant entendou dire beaucoup de Mademoiſelle pour ſon gut pour notre mouſique.

Mlle. De St. HYGIN.

Oui, Monſieur, j'aime beaucoup la muſique Italienne.

M. OCTAVINI.

Je ſuis bien fâché de n'avoir pas encore été plous long-tems ici.

M. De St. HYGIN.

Ah! cela ſe réparera; on dit que vous avez envie d'y reſter toujours.

M. OCTAVINI.

Oh! tujurs : je ſais pas encore bien autrement.

Mlle. De St. HYGIN, *à M. de Hygin.*

Papa, il a une drôle de voix, ce Monſieur-là.

M. De St. HYGIN.

Paix donc. (*Haut*). Monſieur, ſuivant ce qu'on m'a dit, il ſeroit aiſé de vous y fixer, & il n'y a perſonne qui ne voulût s'allier avec un homme auſſi honnête que vous; ma fille a du bien, elle en aura encore davantage, & l'on doit vous avoir dit que je ſerois charmé pour ma part, que tout cela pût vous convenir.

M. OCTAVINI.

Monſieur, après la concert, vous direz ſi je chante bien, & puis, s'il vous plaît, l'argent il ne fait point, je ſuis content tujurs de vivre à Paris, par tut ce que j'y ai vou.

M. De St. HYGIN.

Le concert n'eſt pas une choſe qui

doive nous retarder : je m'en vais envoyer chercher mon notaire, qui vous montrera l'état des biens de ma fille.

M. OCTAVINI.

Je n'ai pas besoin de voir.

M. De St. HYGIN.

Pardonnez-moi. Quand on se marie, il faut bien que toutes ces formalités-là se fassent. Est-ce que ce n'est pas l'usage dans votre pays ?

M. OCTAVINI.

Pardonne-moi ; mais je n'ai point été à des mariages. Mademoiselle il se marie donc ?

M. De St. HYGIN.

Oui, si vous voulez.

M. OCTAVINI.

Je ne puis pas empêcher.

M. De St. HYGIN, *à Mlle. de St. Hygin.*

Il ne ſait pas ce qu'on lui dit. (*Haut*). Monſieur, je vais vous parler tout naturellement. On m'a dit que vous vouliez vous marier.

M. OCTAVINI.

Moi ?

M. De St. HYGIN.

Oui, Monſieur ; & comme vous ne ſavez pas beaucoup notre langue, je ne veux pas prendre de détours pour vous dire que, ſi vous voulez épouſer ma fille, c'eſt une affaire faite.

M. OCTAVINI.

Monſieur, je vois bien que c'eſt un badinage ; c'eſt pourquoi je dis rien à cela.

M. De St. HYGIN.

Non, je ne badine point ; ſur ce qu'on nous a dit de vous, nous en ſerons charmés.

M.

M. OCTAVINI.

Monſieur, je ſuis venu pur la concert.

M. De St. HYGIN.

Eh bien ! vous entendrez le concert. Eſt-ce que ma fille ne vous plait pas ?

M. OCTAVINI.

Je ne dis point qu'il n'eſt pas jolie ; mais pour la mariage, c'eſt autrement : vous ſavez bien que je ne puis pas.

M. De St. HYGIN.

Pourquoi ? Dans votre état il faut ſe marier en demeurant à Paris, lorſqu'on y veut tenir une bonne maiſon.

M. OCTAVINI.

Oui ; mais, Monſieur, je cuis peut-être encore dans d'autres pays.

M. De St. HYGIN.

C'eſt une défaite. Si vous avez des

engagemens ici avec d'autres, c'eſt différent.

M. OCTAVINI.

Non, je ne ſuis point engagé.

M. De St. HYGIN.

Si vous n'êtes point engagé, pourquoi ne voulez-vous pas de ma fille? Vous n'entendez pas bien, je crois, ce que j'ai l'honneur de vous dire.

M. OCTAVINI.

Monſieur, je parle tut de bon. Je ne ſuis point pur la mariage.

M. De St. HYGIN.

On vous a peut-être dit du mal des femmes de France.

M. OCTAVINI.

Monſieur, pur les femmes, je ſuis fort charmé de voir en ſte pays, mais je ne puis pas dire.

M. De St. HYGIN.

Monſieur, quand vous connoîtrez ma fille, je me flatte que vous penſerez différemment, & je ne vois pas pourquoi nous ne finirions pas cette affaire tout de ſuite.

Mlle. De St. HYGIN.

Mais, papa, c'eſt auſſi trop preſſer Monſieur.

M. OCTAVINI.

Oui; Mademoiſelle il dit bien, & la concert il vaut mieux pur moi.

M. De St. HYGIN.

Mais dites-moi, je vous prie, une raiſon.

M. OCTAVINI.

Monſieur...

M. De St. HYGIN.

M. Delamarre....

M. OCTAVINI.

M. Delamarre il m'a dit de venir ici chanter aujurd'hui, c'eſt la vérité.

M. De St. HYGIN.

Il va venir : ainſi il vous expliquera mieux tout cela que moi.

M. OCTAVINI.

Je entends fort bien ; c'eſt pur cela que je dis comme il eſt vrai, certainement.

M. De St. HYGIN.

Je n'y comprends rien.

SCENE IV, & *derniere.*

M. De St. HYGIN, Mlle. De St. HYGIN, M. OCTAVINI, M. DELAMARRE, Un LAQUAIS.

Le LAQUAIS, *annonçant.*

Mr. Delamarre.

M. DELAMARRE.

Ma foi, mon ami, je ſuis bien fâché; mais on m'a dit que notre homme en queſtion étoit allé à St. Cloud ſe promener, & qu'il ne rentreroit que ce ſoir fort tard.

M. De St. HYGIN.

Bon ! le voilà.

M. DELAMARRE.

C'eſt M. Octavini.

M. De St. Hygin.

Oui : il dit qu'il ne peut pas ſe marier, qu'il a des raiſons qu'il ne peut pas me dire.

M. Delamarre, *fouriant.*

Quoi, vous croyiez que c'étoit . . . !

M. De St. Hygin.

Comment ! allez-vous auſſi être comme lui ? & tout le monde ſe moque-t-il de moi aujourd'hui ?

M. Delamarre.

Non ; mais écoutez-moi.

M. De St. Hygin.

Il a beau dire, je n'entends rien à tout cela, & vous m'avez fait faire des démarches fort déſagréables pour un honnête homme. Enfin, on n'aime pas à être refuſé, & cela n'eſt pas convenable.

M. DELAMARRE.

Mais il ne peut pas faire autrement.

M. De St. HYGIN.

Pourquoi donc m'avez-vous dit?..

M. OCTAVINI.

M. Delamarre, Monſieur, il ſe fâche contre moi; je ſais pas pourquoi.

M. DELAMARRE.

C'eſt qu'il vous prenoit pour un autre. M. Octavini eſt un célebre chanteur Italien, que j'ai promis à Mlle. de St. Hygin de lui faire entendre, mais que je ne voulois pas lui donner pour mari.

M. OCTAVINI.

Monſieur, vous voyez bien à ſte moment?

M. De St. HYGIN.

Oui, oui, Monſieur. Allons, allons

au concert. (*A M. Delamarre*). Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit auſſi ?

M. Delamarre.

Je ne ſavois pas ce qui arriveroit.

M. Octavini.

Monſieur il n'eſt plous fâché avec moi ?

M. De St. Hygin.

Non, non, Monſieur ; & vous avez grande raiſon. Allons, paſſez, paſſez. (*Ils vont tous au concert*).

Fin du neuvieme Volume.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Un peu d'aide fait grand bien, ou le Seigneur Auteur. Page 1
Un Clou chaſſe l'autre, ou l'Après-Dinée. 31
Le premier Venu engraine. 57
Les Battus payent l'Amende. 87
L'Entente eſt au Diſeur, ou le Suiſſe malade. 111
Qui s'attend à l'Ecuelle d'Autrui, dine ſouvent par cœur, ou l'Abbé de Courre-Diner. 137
Il bat les Buiſſons, & les autres prennent les Oiſeaux, ou le Boudoir. 181

On ne ſauroit penſer à tout, ou le Diſtrait. 213
Abondance de Biens ne nuit pas, ou le Mari abſent. 249
A l'Impoſſible nul n'eſt tenu, ou le Chanteur Italien. 273

Fin de la Table du neuvieme Volume.